

CHAPITRE 17

LE CAMP DE CONCENTRATION DE COMPIEGNE (1941-1942)

Je fus reconduit à la prison de Saint-Malo, dans la cellule que j'avais occupé précédemment. Les sous-officiers qui administraient la prison me reconnurent et m'accueillirent comme un vieil ami. Ils me retinrent assez longtemps dans le bureau ; ils se demandaient pourquoi j'avais été à nouveau arrêté et ils faisaient des remarques critiques sur les procédés de la Gestapo. Ainsi, j'étais à nouveau derrière les barreaux. Il n'était pas possible cette fois d'attribuer mon arrestation à une erreur.

Le lendemain matin, j'envoyai une note au commandant exigeant d'être soit interrogé, soit informé des accusations qui pesaient contre moi. Ma note resta sans réponse. J'étais retenu prisonnier sans savoir le moins du monde ce qui allait m'arriver. Mais il faut dire que j'étais tout à fait bien traité, étant donné les circonstances. Les cellules voisines étaient occupées par des prisonniers français qui avaient été pris en train de voler des bidons d'essence à l'aéroport où il travaillaient. Ils avaient été jugés et condamnés pendant que j'étais en prison. Les sentences avaient été rendues en allemand avec l'ordre de les communiquer aux prisonniers, mais comme ceux-ci ne comprenaient pas l'allemand, et que le personnel de la prison ne parlait pas français, cela créait un problème. On m'avait demandé de traduire les condamnations aux prisonniers qui avaient été rassemblés dans le bureau de la prison. En entendant les condamnations, ils se mirent à protester très fort qu'ils étaient tout à fait innocents et qu'ils contesteraient les accusations. Le garde ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il n'eut aucun mal à en déduire que les condamnés étaient en colère. Il leur hurla en réponse qu'il se moquait pas mal de ce qu'ils pensaient et qu'ils n'avaient qu'à « la fermer ». cela mit fin à la discussion et on les reconduisit dans leurs cellules.

Au bout de deux jours, je me morfondais toujours, car je ne savais pas ce qui allait m'arriver. Le troisième jour, peu après midi, je fus convoqué au bureau avec ma valise. Je crus d'abord que j'allais être relâché, mais ce ne fut pas le cas. Un civil m'attendait dans le bureau. Il me dit qu'il avait été envoyé pour m'escorter jusqu'à Rennes, ajoutant aussitôt qu'il ignorait tout de mon cas. On nous fournit une voiture élégante. Il s'installa devant à côté du chauffeur et je pris place sur le siège arrière. Quelqu'un qui aurait vu passer cette automobile aurait eu l'impression qu'on conduisait quelque part un personnage très important, et non pas un prisonnier.

Nous avons pris la route de Rennes que je connaissais si bien. Je considérais de bon augure la considération qui m'avait été témoignée jusque-là. Il était très probable que j'allais être interrogé puis relâché. Après avoir roulé une heure et demie, nous avons atteint la Kommandantur de Rennes. L'homme qui m'escortait y pénétra pour aller chercher des instructions complémentaires. Il revint après plus d'une demi-heure et donna de nouveaux ordres au chauffeur sur quoi nous sommes repartis. On me conduisit à la prison locale. En me quittant mon accompagnateur essaya de me consoler en me disant de ne pas m'inquiéter parce que je ne resterais pas là très longtemps. Mais, au nom du Ciel, que voulait dire « pas longtemps » ? La perspective de ne rester ne fût-ce que quelques jours était affreuse. Le simple fait d'être prisonnier, si brièvement que ce soit, est désespérant.

La prison était dirigée à la fois par les Allemands et les Français. Les Français n'avaient pas de raison d'être fiers de travailler pour les Allemands dans un endroit pareil. On me conduisit au bureau pour y subir les formalités habituelles réservées aux arrivants : je dus remplir d'innombrables formulaires, faire prendre mes empreintes digitales, déposer mes effets personnels, y compris l'argent. Puis on me conduisit dans une cellule du second étage où l'on m'enferma à clé. Tout cela avait pris beaucoup de temps, si bien qu'il était plus de huit heures du soir. Déprimé et fatigué, je m'étendis sur le lit et m'endormis.

Je fus brusquement réveillé par le bruit de la porte qui s'ouvrait. Je me redressai sur le lit. Le gardien entra et m'ordonna de le suivre. Il était près de deux heures du matin. Au rez-de-chaussée, deux hommes jeunes en uniforme noir de SS m'attendaient. Ils étaient impatients de partir car, m'expliquèrent-ils, le train n'attendrait pas. Comme le bureau de la prison était fermé, ils ne pouvaient pas reprendre mon argent et cela nous mettait en retard. Finalement l'un de mes accompagnateurs décida qu'il récupérerait mon argent à son prochain voyage à Rennes et me le ferait suivre. Au point où j'en étais, je ne me souciais guère de cet argent. Nous sommes montés en voiture et cinq minutes plus tard, nous étions à la gare. Le train était en effet prêt à partir. Mes accompagnateurs demandèrent un compartiment séparé dans un wagon de 1^{ère} classe. Comme il n'y avait rien de libre en 1^{ère} classe, on nous affecta un compartiment en seconde. Le plus âgé de mes compagnons en fut très mécontent.

Dès que nous eûmes pénétré dans le compartiment et que la porte se fut refermée, il se retourna brusquement vers moi et me dit d'un ton acerbe : « je sais que vous avez un revolver sur vous, alors mettez les mains en l'air et laissez-moi vous fouiller. » Je levai calmement les mains et il me fouilla de la tête aux pieds. Je ne pus m'empêcher de sourire devant cette conduite maladroite, plus inattendue de la part de la SS que de celle de la police soviétique. Apparemment embarrassé par sa conduite grossière, il changea de ton et, plus poliment, il me pria de m'asseoir.

Une fois en route, il s'allongea sur la banquette et essaya de dormir. Le plus jeune s'assit sur la banquette à côté de moi. Il sortit du pain et du jambon et m'en offrit tout en commençant à manger. J'acceptai avec gratitude car je n'avais pas mangé de toute la journée et, en réalité, cela faisait plusieurs jours que je mangeais peu. Le plus jeune était plus poli et paraissait mieux élevé que son camarade plus âgé. Il me traitait plus comme un compagnon de voyage que comme un prisonnier. Lorsqu'il se rendit compte que je n'essayais pas de dormir, il me donna une revue à lire.

Le plus âgé semblait incapable de trouver le sommeil. Il ne cessait de se retourner d'un côté à l'autre, puis il finit par s'asseoir. Il avait l'air absorbé dans ses pensées. Au bout d'un certain temps, il me demanda : « puisque vous êtes un personnage si important, vous devriez bien connaître la situation en Russie. Donnez-nous votre avis sur la guerre avec la Russie. » Cela ne me dérangeait pas du tout de leur donner mon opinion. Je finis mon exposé en prédisant que l'armée allemande réussirait à conquérir de vastes territoires, mais qu'elle rencontrerait ensuite de grosses difficultés à cause de l'immensité de la Russie. Il lui faudrait faire un effort énorme pour contrôler les régions occupées. La population conquise ne se soumettrait pas passivement, mais, au contraire, elle constituerait un danger à l'arrière. L'Allemagne avait fait un pas irréversible et devait dorénavant peser chacune de ses décisions avec le plus grand soin pour éviter des situations difficiles.

Ils m'écoutèrent avec la plus grande attention, puis me posèrent des questions. Au bout d'environ trois heures d'échanges de ce genre, leur attitude envers moi changea. Ils me traitèrent avec plus de déférence et de respect. Le temps passa rapidement. A 7 heures du matin, le train arriva à la gare Montparnasse.

Sur le quai, après être descendus du train, le plus âgé de mes gardes me dit que nous devons prendre le métro pour la Porte dauphine. Il me demanda si je connaissais le chemin. Je le connaissais, si bien que nous nous sommes mis en route. Le plus âgé ne cessait de s'agiter et il me demandait constamment : « Sommes-nous dans la bonne direction ? » Je n'ai jamais su s'il avait peur d'être en retard ou s'il craignait que je ne les égare à dessein.

En sortant du métro, nous avons traversé l'avenue du Bois de Boulogne et pénétré dans une de ces résidences naguère privées qui étaient maintenant occupées par la Gestapo. Il n'était pas encore 8 heures, si bien qu'il nous fallut attendre l'arrivée d'un supérieur. Quand celui-ci arriva, nous allâmes dans son bureau. Pendant que le plus âgé de mes accompagnateurs lui expliquait quelque chose à voix basse, le chef répondit d'une voix brusque : « Je ne peux rien faire ; il faut l'emmener à la Commission. » Nous avons quitté l'immeuble et nous sommes montés dans une voiture qui nous a conduits au Ministère de l'Intérieur français, rue des Saussaies. De là, nous sommes allés à l'Hôtel Matignon. Nous avons apparemment enfin trouvé l'endroit où l'on devait conduire les prisonniers. Mes accompagnateurs me firent des adieux sincères et me dirent leur ferme conviction que je serais bientôt relâché.

A l'Hôtel Matignon, on me conduisit dans la pièce où siégeait la Commission responsable des Russes qui étaient arrêtés. Il était encore tôt, si bien que les membres de la Commission commençaient juste à se réunir. C'étaient majoritairement des hommes jeunes dont on aurait normalement pu penser qu'ils se trouvaient au front. De toute évidence, ils préféraient travailler pour la Gestapo plutôt que de combattre en première ligne. Un des secrétaires remplit un formulaire concernant mon cas et me dit d'attendre. Il était un peu plus de 9 heures à la pendule. Je m'assis et attendis. J'espérais être interrogé, mais il semblait que la Commission avait cessé de s'intéresser à mon cas. Comme je n'avais rien d'autre à faire, je tendis l'oreille pour écouter la conversation des Allemands qui tournait autour de leur avance en Russie ; l'avance sur Smolensk, la prise de centaines de milliers de prisonniers et la prise imminente de Moscou.

Midi arriva. Soudain, on emmena de nombreux prisonniers russes. On remplissait des formulaires et on leur disait de s'asseoir et d'attendre. Il était évident que l'arrestation des Russes constituait un programme majeur. Des dames venaient se renseigner sur le sort de leur mari, pour savoir quand ils seraient relâchés ou pour demander comment on pouvait lui faire parvenir un colis, etc. on leur donnait des réponses vagues, sans leur dire où se trouvait leur mari.

Un monsieur vint s'asseoir près de moi. Nous avons bavardé et nous avons sympathisé ; à partir de ce moment-là, nous sommes restés ensemble. Notre camaraderie soutenait notre courage et atténuait la tension de l'attente. Vers 2 heures de l'après-midi, on appela les prisonniers par leur nom de famille et on les embarqua dans des autobus. On nous envoyait dans quelque destination lointaine. Je fus le dernier appelé. J'insistai pour expliquer qu'il ne fallait pas me faire partir car mon cas était spécial et mon arrestation très probablement une erreur. L'homme jeune auquel je m'adressai essaya de me persuader d'une voix suave que, malgré la possibilité que mon arrestation fût une erreur, une enquête ne pouvait être ouverte qu'au lieu de destination de tous les prisonniers et que si cela s'avérait exact, je serais relâché dans quatre ou cinq jours. C'était la première fois que j'avais affaire à un agent de la Gestapo et je ne savais pas qu'on ne pouvait pas leur faire confiance. Leur méthode habituelle consistait à entretenir l'espoir quelque fût le cas. J'étais assis à côté du conducteur de l'autobus. Nous nous dirigeons vers une destination située hors de la ville. Après avoir roulé pendant une heure environ, nous sommes arrivés au Fort de Romainville. On nous enferma dans une cave dont les portes étaient grillagées. Une heure et demie plus tard, on nous conduisit dans la cour et on fit l'appel, pendant qu'on inspectait tout ce que nous possédions. On nous confisqua nos

possessions, les couteaux, les fourchettes, l'argent et les livres dont les titres étaient interdits. Une fois ces formalités terminées, on nous ordonna de nous mettre en rang et nous fûmes conduits sous la garde de soldats armés vers une autre destination. Il fallut marcher longtemps pour atteindre une gare de chemin de fer où l'on nous embarqua dans des wagons à bestiaux. Ces wagons avaient une porte centrale qui, dans notre cas, fut laissée entrouverte pour l'aération. On nous avertit que si quelqu'un s'approchait de ces portes, les gardes n'hésiteraient pas à tirer. Les wagons étaient bondés. Nous étions six cents en tout, dont cent cinquante Russes. Les autres étaient des communistes français. La chaleur dans mon wagon était intolérable. Un juif russe était assis à côté de moi. Il avait une bouteille d'eau. Il m'en offrit aimablement une gorgée. D'abord, je ne voulus pas le priver de son eau, mais plus tard, je fus obligé de lui réclamer la gorgée qu'il m'avait offerte.

Personne ne connaissait notre destination. Parmi les Français, on parlait de l'Allemagne, mais plusieurs avaient mentionné Compiègne, une ville qui se trouve à environ soixante-quinze kilomètres au nord de Paris. Le train s'arrêta dans plusieurs gares et on voyait les gens qui attendaient sur le quai se reculer à la vue de nos wagons. Dans une gare, cependant, un groupe d'ouvriers chantèrent la Marseillaise en notre honneur. Les gardes tirèrent quelques coups pour les chasser. Au bout de trois heures, nous sommes arrivés à la gare de Compiègne. Sur la rive opposée de l'Oise, on voyait des baraquements militaires disposés en rectangles. Les hommes de notre wagon disaient que c'était là qu'on nous emmenait. Je fus heureux d'entendre cela, car cela voulait dire que nous allions échapper à la chaleur torride de notre wagon.

Le train s'arrêta à la gare et les Allemands nous firent descendre sur le quai comme du bétail. Ainsi, c'était vrai, semblait-il, notre destination était bien le camp de Royallieu, dans les environs de Compiègne.

Ceux d'entre nous qui avaient été emprisonnés auparavant tirèrent immédiatement avantage de la situation. Alors que nous nous mettions en rang, ils firent passer des petits mots aux cheminots avec des messages pour leur famille. Les Allemands étaient tellement en colère qu'ils arrêtaient même un des cheminots.

Le long d'une rue interminable, encombrés de nos baluchons, on nous fit traverser un quartier de la ville, détruit par un bombardement, pour atteindre la banlieue. Du train, les baraquements paraissaient près de la ville, mais ils en étaient en réalité éloignés de cinq kilomètres. Après une journée harassante, nous étions tous épuisés. Les Allemands étaient obligés de nous permettre de faire des arrêts pour nous reposer. Les habitants des maisons devant lesquelles nous passions nous regardaient avec appréhension et ils hochaient la tête avec compassion.

J'avais surtout pitié d'un homme âgé qui portait une valise assez lourde et qui pouvait à peine marcher. J'aurais voulu l'aider, mais il y avait trop de monde qui nous séparaient. Il était plus de 9 heures lorsque nous sommes arrivés aux baraquements. Nous avons franchi une grille pour y entrer, traversé une grande cour, puis on nous conduisit dans des quartiers où l'on nous dit de nous installer.

Les baraquements étaient sales et délabrés. Les matelas sur les lits de fer étaient dégoûtants. Certains lits n'avaient pas de matelas. Nous étions si épuisés que, sans faire attention à rien, nous nous sommes simplement allongés où nous pouvions et nous nous sommes endormis.

Le lendemain matin, on nous conduisit dans la cour pour le rassemblement. Les baraquements étaient entourés de sentinelles. On remplit des formulaires, on prit nos mesures, taille et poids, et on inspecta à nouveau nos possessions. Cela prit environ deux heures. Quand tout fut terminé, on nous annonça qu'on allait distribuer de la nourriture.

Cela faisait plus de vingt-quatre heures que nous n'avions rien mangé et maintenant que notre situation était devenue plus claire, les affres de la faim se faisaient sentir. Tout le monde reçut 200 grammes de pain et un morceau de margarine. La margarine avait l'air très appétissante, comme du vrai beurre et elle avait une odeur délicieuse. Je devais découvrir trop tard qu'elle avait un arrière-goût déplaisant qui persistait pendant plusieurs jours.

Puis on nous accorda du temps libre. Il y avait un groupe de gens qui se déambulaient à proximité du bâtiment voisin. J'allai les trouver pour bavarder avec eux. Le hasard voulut que le premier que je rencontrai était un Russe. Il me dit qu'il y avait d'autres Russes dans les bâtiments qui se trouvaient plus loin. Poursuivant mon chemin, je me trouvai face à face avec un très bon ami. Nous étions aussi heureux que surpris de nous voir. Il me raconta qu'il y avait beaucoup de nos amis communs dans le camp. Je réussis à les trouver un par un. Nous nous congratulions avec bonheur. Le fait de me trouver au milieu de tant d'amis rendait les épreuves beaucoup plus faciles à supporter.

En essayant d'analyser les raisons de notre arrestation, nous sommes arrivés à la conclusion qu'un Russe collaborationniste devait avoir fourni aux Allemands une liste avec les noms des Russes qui avaient une activité politique. Mon arrestation pouvait s'expliquer par le poste éminent que j'occupais dans le Mouvement monarchiste. Par contre, plusieurs de mes amis qui avaient été arrêtés n'avaient rien à voir avec le Mouvement monarchiste, ni avec la politique sous quelque forme que ce fût. Peut-être avaient-ils été arrêtés parce qu'ils étaient mes amis. Telles étaient nos suppositions, mais nous n'avons jamais réussi à déterminer les raisons exactes de notre arrestation.

Au cours des jours suivants, de nouveaux groupes de prisonniers arrivèrent. Parmi eux, il y avait des Russes venus des provinces de France. La population de la prison se composait de 500 Russes, y compris 200 juifs environ, et de 2.000 communistes français.

Les prisonniers russes formaient un groupe varié. Il y avait d'anciens officiers, professeurs, peintres, avocats, docteurs, deux prêtres, un moine, des chanteurs et des dirigeants de mouvements sociaux. Il y avait aussi un nombre appréciable de fermiers, de chauffeurs de taxi, de manoeuvres et plusieurs personnages qui auraient été définis par les Français comme « clochards ». Ils étaient si sales qu'on voyait les poux leur courir dessus. Il y avait aussi parmi les Russes internés des amis déclarés des Allemands, des hommes qui travaillaient pour eux et qui avaient des contacts avec des gens importants.

Des ordres avaient apparemment été donnés d'arrêter un certain pourcentage de Russes dans chaque département français et la police française avait choisi les gens qui étaient faciles à localiser. D'autre part, des représentants éminents de l'émigration russe avaient été arrêtés, semblait-il, à cause de leur nom. Comme les arrestations avaient coïncidé avec le déclenchement des hostilités entre l'Allemagne et la Russie, il paraît probable que c'était là une mesure d'intimidation destinée à décourager les émigrés russes tentés de manifester leur opposition à l'agression allemande contre la nation russe. Il était patent que la Gestapo et la police politique du Parti national-socialiste étaient étonnamment ignorants de l'état d'esprit de l'émigration russe et de sa valeur potentielle pour leur cause. En effet, la majorité des émigrés russes étaient favorables à la guerre avec l'espoir qu'elle provoquerait la chute du pouvoir soviétique. De plus, l'émigration russe n'était pas en mesure de faire obstruction à l'effort de guerre allemand, même si elle en avait eu l'envie.

Notre groupe, c'est-à-dire les gens de notre train se virent attribuer un baraquement du camp, dont deux chambrées étaient réservées au contingent russe. On nous donna l'ordre de désigner un chef pour chaque chambrée et un chef principal pour tout le baraquement et ensuite de nous installer. Le dernier point de cet ordre était relativement simple à exécuter. Chaque prisonnier

occupait un lit pourvu d'un matelas très sale et d'un petit oreiller. Chaque prisonnier reçut une assiette et une fourchette. Dans chaque chambrée, il y avait un seul récipient pour uriner. Je choisis un lit à côté de celui de mon inséparable compagnon de l'Hôtel Matignon. La plupart de nos autres camarades de chambrée étaient des gens gentils, mais simples et de peu d'instruction. Ils nous traitaient, mon compagnon et moi, avec un grand respect. L'adversité subie en commun nous avait rapprochés.

Nous avions tous l'habitude de prendre trois repas par jour, si bien que dans cette nouvelle situation, nous avions continuellement faim. Ceux qui avaient apporté des provisions les partageaient volontiers avec leurs camarades. Je rappelle que je n'avais rien apporté. Mon voisin avait une boîte de lait condensé sucré. Pour la faire durer plus longtemps, nous l'étalions sur des tranches de pain très minces et, après le déjeuner, nous les mangions étendus dans l'herbe de la cour. Les baraquements avaient été construits en 1926 et ils n'étaient donc pas très vieux. Ils avaient été bâtis comme casernement de temps de paix pour du personnel militaire, si bien qu'on aurait pu espérer que, bien que construits de façon rudimentaire, ils allaient offrir les commodités essentielles, mais en fait, ce n'étaient ni plus ni moins que des taudis. La construction était aussi médiocre que possible, on aurait dit du carton, et tout était laissé à l'abandon. Les lavabos et les toilettes en particulier étaient lamentables. L'état de nos toilettes pendant les premières semaines de notre internement était indicible. Les Allemands firent de réels efforts pour améliorer les conditions sanitaires, mais beaucoup de prisonniers étaient par habitude des gens sales si bien que la propreté était impossible. Il faut ajouter que tellement de prisonniers pensaient que notre séjour au camp serait bref qu'ils ne faisaient aucun effort pour maintenir les lieux dans un état tolérable.

Il y avait vingt-quatre baraquements partagés en trois groupes de huit. Ces groupes étaient désignés par les lettres A, B et C. Chaque baraquement était divisé en huit grandes chambrées et cinq petites. Au départ, les grandes chambrées comportaient de seize à dix-huit lits de fer. Plus tard, les Allemands enlevèrent ces lits et les remplacèrent par deux étages de lits superposés, si bien que la chambrée pouvait recevoir quarante personnes.

Devant chaque bâtiment, il y avait une cour pour faire des exercices. Toute la journée, nous étions là une foule à tourner en rond, à marcher de long en large, ou bien à fainéanter, assis dans l'herbe à nous chauffer au soleil. Le matin et le soir, les prêtres célébraient un office dans la cour en plein air. Vu de l'extérieur, tout paraissait paisible, comme si des vacanciers s'étaient rassemblés pour se détendre et respirer l'air pur de la campagne. On entendait des rires et des conversations animées, mais ces « vacanciers » étaient entourés de fils de fer barbelés et des miradors pourvus de mitrailleuses et des patrouilles accompagnées de chiens policiers parcouraient constamment le périmètre.

Les camps de détention comme celui-ci sont un phénomène engendré par la guerre, une expression de la haine et de la stupidité. Des gens complètement innocents étaient saisis et placés de force derrière des barbelés, sans tenir compte de leur santé, de leur âge ou de leur situation familiale. Parmi nous, il y avait des infirmes, des gens à demi paralysés, des septuagénaires qui pouvaient à peine marcher. Il y avait aussi des adolescents de seize ou dix-sept ans. Quel mal pouvaient-ils faire ? Comment pouvaient-ils entraver l'effort de guerre allemand ?

Les gens internés ou emprisonnés sont presque totalement à la merci de leurs gardes. Le bien-être des prisonniers dépend de l'humanité des gardes, dans le meilleur des cas - en temps de guerre, leur vie est en danger. Il faut s'attendre à ce que le garde ait toujours raison aux yeux de son supérieur, quelle que soit sa conduite envers le prisonnier. Par bonheur, nous n'étions pas entre les mains de gardiens de prison professionnels. Ils étaient placés sous les ordres

d'officiers et d'un personnel nommé de façon temporaire pour administrer le camp, des gens qui n'avaient aucune expérience de la prison. Le commandant du camp, le colonel Pelzer, était un officier de cavalerie de réserve de plus de soixante-dix ans. L'officier de la direction administrative du camp était le capitaine Nachtigal, officier de réserve d'environ cinquante ans. Ces deux hommes étaient corrects et bien élevés, dépourvus de convictions nazies. Ils nous traitaient avec humanité et s'efforçaient de nous faciliter la vie, mais évidemment d'une manière discrète afin de ne pas éveiller les soupçons de la Gestapo, toujours vigilante. Ils étaient particulièrement corrects envers les prisonniers russes de bonne éducation. Néanmoins, ils n'étaient rien d'autres que nos gardiens et des exécutants soumis aux caprices de la Gestapo, dont en dernier ressort dépendait notre sort. La Gestapo était représentée au camp par la personne d'un certain Rollin, individu déplaisant et hostile. Sans lui, notre vie eût été plus facile. Rollin avait causé beaucoup d'ennuis à Nachtigal à cause de l'attitude humaine de ce dernier. Heureusement, Rollin fut finalement muté à un autre poste.

Je ne sais à qui revient l'honneur d'avoir conçu le système actuel des camps de concentration, peut-être aux Soviétiques. Ce furent eux qui mirent l'idée en pratique dès 1917 en plaçant des millions de gens derrière les barbelés et en les torturant dans des conditions de vie d'une dureté incroyable, avec une nourriture insuffisante et un travail excessif. Les prisonniers étaient et sont toujours, retenus comme esclaves pendant des années, pour le prétendu bien d'un système barbare. Les nazis allemands adoptèrent le système soviétique dans sa totalité, créant des camps de concentration dès leur prise de pouvoir, y emprisonnant des milliers de gens innocents, officiellement pour les « rééduquer ». La Guépéou soviétique et la Gestapo nazie ont, tout au long de ces années, perfectionné les techniques de torture physique et mentale.

Quelle perversion de la civilisation pour des millions de gens d'être ainsi retenus derrière des barbelés, privés de liberté et de dignité personnelle pendant des années ! Le monde n'avait jamais vu auparavant, ni sur aussi grande échelle, des systèmes politiques aussi dépravés qui pratiquaient comme un art la violation de la liberté et des droits spirituels des peuples. La Seconde Guerre mondiale, si désastreuse pour l'humanité à cause de la nature implicite de la guerre, est inscrite aussi au tableau des records pour avoir mis en place le système infâme des camps de concentration. Des multitudes de gens durent subir l'emprisonnement dans ces camps. Seuls ceux qui ont fait l'expérience de la détention derrière des barbelés peuvent se rendre vraiment compte des aspects révoltants d'un traitement aussi inhumain. Aucun argument rationnel ne peut justifier une telle conduite de la part d'un être humain envers un autre être humain. Je ne pourrai jamais considérer comme juste l'application d'un tel procédé dans mon propre cas. Toute ma vie, j'avais fait preuve de prudence et j'avais obéi aux lois de tous les pays dans lesquels j'avais résidé. Cela avait été justice que je sois retenu comme prisonnier de guerre au Japon en 1905, j'étais un officier de marine combattant et j'avais été capturé. Mais pendant la Seconde Guerre mondiale, je n'étais pas un combattant, alors pourquoi devais-je être retenu prisonnier ou interné pour un délit inconnu de moi ?

Chaque fois que j'exprimais ces sentiments aux Allemands après la guerre, ils étaient embarrassés et ils avaient du mal à trouver une réponse. « Nous étions en guerre », comme si, en temps de guerre, n'importe quel acte de violence ou d'injustice était acceptable. Une telle justification est fautive, car même en prenant prétexte de la guerre, la police n'a pas le droit d'arrêter de paisibles citoyens sans porter contre eux des accusations valables.

Durant les premiers jours de notre internement, les Russes Blancs étaient dans une attente pleine d'espoir, car ils pensaient être relâchés d'un jour à l'autre. C'était tout simplement absurde que les Allemands combattent le pouvoir

soviétique communiste et en même temps mettent dans des camps de concentration les ennemis déclarés de ce même communisme. Cependant, les semaines se succédaient et il n'y avait pas le moindre signe de libération...

Au cours du premier jour passé au camp, chacun de nous avait reçu une plaque de métal portant le numéro qui nous était attribué. A partir de ce moment-là nous avons perdu notre identité et nous étions devenus des numéros ambulants. On faisait l'appel tous les matins à 8 heures et, à l'appel de son nom, chacun répondait au sergent de service. Au début ces appels étaient particulièrement pénibles par suite d'innombrables malentendus. Il y avait des jours où nous devions rester en rang pendant une heure et demie ou deux heures jusqu'à ce que les Allemands aient découvert pourquoi un certain numéro manquait.

Après l'appel, les prisonniers de service apportaient des récipients remplis d'une eau chaude colorée appelé café, puis nous étions supposés nettoyer nos chambrées, ce qui n'était pas facile étant donné l'absence de balais et de chiffons. Peu à peu, on nous fournit le matériel nécessaire et les sergents inspectèrent les chambrées plus strictement pour en vérifier la propreté. Comme le déjeuner était à midi, nous avions trois heures à occuper dans la matinée. Pour la plupart, nous marchions sans fin dans la cour en discutant des raisons de notre arrestation, de la façon dont elle s'était déroulée et des chances que nous avions d'être relâchés. Notre état d'esprit était tel que nous pouvions parler de ces sujets pendant des heures sans nous lasser.

A midi, on apportait les marmites de soupe de la cuisine. La ration habituelle était un bol de soupe de légumes avec des pommes de terre et 125 grammes de pain allemand, mais, de temps en temps, on pouvait avoir une deuxième louche. Après le déjeuner, la plupart d'entre nous faisaient la sieste, mais il était souvent difficile de dormir parce que nous n'avions aucune raison d'être fatigués. Ensuite, jusqu'au dîner de six heures, nous passions le temps en marchant et en bavardant.

Pour le dîner, on nous donnait 20 grammes de macaroni avec de la margarine, ou bien des légumes cuits ou du fromage. Le dimanche, on recevait peut-être quelques tranches de saucisson ou de fromage. Notre faim n'était jamais apaisée avec ce régime, en particulier plus tard, lorsque les pommes de terre eurent presque complètement disparu de la soupe et que les portions diminuaient.

L'appel du soir était à 7 heures. A 10 heures, nous devions en principe aller nous coucher ou, du moins, nous n'avions pas le droit de quitter les baraquements. Lorsque les Allemands se méfiaient de nos activités, des patrouilles armées pouvaient surgir tard le soir et pendant la nuit pour vérifier tout dans les chambrées. Si, après 10 heures, la patrouille voyait une lumière par une fenêtre, les soldats tiraient sur l'ampoule électrique à travers la fenêtre fermée. La vitre cassée n'était pas remplacée, si bien qu'il faisait froid dans la chambrée les nuits d'hiver. Nous contournions la difficulté en couvrant la fenêtre afin d'empêcher la lumière de filtrer au-dehors.

La monotonie de la journée était interrompue par des événements comme l'autorisation de recevoir une visite ou l'arrivée d'un colis. L'excitation la plus grande, c'était lorsque que quelqu'un était relâché, ce qui causait de l'agitation dans tout le camp. Nous nous perdions en spéculations interminables sur les raisons de cette libération. Nous tentions de prédire de futures libérations, mais notre logique coïncidait rarement avec celle de la Gestapo.

Les colis jouaient un rôle énorme dans notre vie. Grâce à eux, nous pouvions être mieux nourris, mais, ce qui était plus important encore, ils nous remontaient le moral parce c'étaient des liens avec nos êtres chers restés à la maison. Recevoir un colis nous donnait l'assurance que ceux-ci allaient probablement bien. Au début, nous recevions des nouvelles de nos proches par

des petits mots cachés dans quelque petit paquet. Ces lettres clandestines nous donnaient plus de joie que la nourriture du colis. Les Allemands s'en aperçurent très vite et, à partir de ce moment-là, ils exigèrent que chaque colis fût ouvert en leur présence et tout le contenu inspecté. Ils ouvraient les choses comme le pain, le saucisson avec un couteau afin de s'assurer que rien n'était caché dedans.

Au début, les colis étaient distribués très simplement : ils étaient apportés dans un camion à l'un des baraquements et déchargés en un seul tas. Nous nous rassemblions tous autour, avec l'espoir de recevoir quelque chose pendant que le sergent lisait les noms inscrits sur les colis. Plus tard, une pièce fut spécialement réservée à la distribution des colis et le service assuré par un personnel nommé régulièrement. La liste des destinataires était affichée sur la porte et les prisonniers distribuaient les colis. Le système fonctionnait bien. S'il y avait des erreurs, les Allemands en rejetaient la responsabilité sur les services postaux français.

Les visites régulières ne commencèrent à être autorisées qu'au bout de quatre à six semaines d'internement. Auparavant, les visites n'avaient été autorisées que dans des cas particuliers et sur une base sélective. Les visites se déroulaient en présence des Allemands, mais sauf rares exceptions, ils ne s'opposaient pas à ce que nos conversations se fassent en russe, langue qu'ils ne comprenaient pas. De cette façon, nous avons pu obtenir de l'extérieur des renseignements sur les chances que nous avons d'être relâchés. En moins d'une demi-heure, tout le camp était au courant des nouvelles informations, toutefois sous une forme peut-être embellie. Dans les rumeurs, la population du camp aimait à orner la réalité de dentelles...

Les premiers jours de notre séjour au camp, j'étais convaincu que je serais relâché quelques jours plus tard, comme me l'avait dit la Commission à l'Hôtel Matignon. Mais il ne se passa rien. Je m'étonnais que les démarches que le grand-duc avait sans nul doute entreprises pour obtenir ma libération fussent sans effet. Nous étions traités comme les ressortissants d'une nation ennemie, dont certains jouissaient de plus de privilèges que les autres. Nous étions autorisés à écrire trois cartes et une lettre par mois, à recevoir une visite de dix minutes et à recevoir trois colis.

Quelques jours après notre arrivée, on nous avait distribué des cartes avec lesquelles nous pouvions informer notre famille de l'endroit où nous étions détenus. Cette faveur fut très appréciée parce que la plupart de nos familles n'avaient été mises au courant de rien. Notre correspondance était strictement censurée par l'administration du camp. Cela causait un retard dans le courrier, les censeurs étant peu nombreux. Les lettres avaient parfois un retard de trois ou quatre semaines.

Au bout d'un certain temps, on nous annonça un changement dans l'organisation : les Français viendraient s'installer dans la partie du camp que nous occupions jusqu'alors et les Russes seraient transférés dans un groupe de baraquements séparés du lieu où nous nous trouvions actuellement par une rangée de barbelés. Les juifs de notre groupe seraient placés dans des baraquements séparés. Ce changement nous plut parce que nous n'avions rien en commun avec les communistes français. Il y en avait beaucoup parmi eux qui nous regardaient de travers, nous les « Russes blancs ».

Le déménagement eut lieu quinze jours plus tard. On nous ordonna de rassembler nos affaires et de nous rendre dans nos nouveaux quartiers de l'autre côté des barbelés. Nous pouvions choisir notre baraquement et notre chambrée. Je réussis à m'installer convenablement dans une petite chambrée avec deux amis. Mon ami de l'Hôtel Matignon décida de rester avec les gens avec lesquels le sort l'avait réuni depuis le commencement. C'étaient des gens simples qui souhaitaient l'avoir avec eux, car ils avaient besoin d'une personne instruite pour parler en leur nom.

Nos nouveaux quartiers semblaient avoir été meublés grâce au marché aux puces, avec un assortiment dépareillé de tables, de chaises, de fauteuils, d'armoires, de poêles, de fours, de rideaux et de glaces. Nous avons aussi découvert une petite bibliothèque, une table de billard, une table de ping-pong et un piano. Ces acquisitions étaient des trésors qui pouvaient améliorer notre vie. Nous avons consacré les premiers jours à l'arrangement de nos chambrées. Avec avidité, les Russes traînaient jusque dans leur chambrée tout ce qui leur plaisait. Certaines chambrées se retrouvèrent si encombrées qu'on se serait cru au mont-de-piété.

Le prêtre s'appliqua consciencieusement à aménager une chapelle dans la pièce qui lui avait été attribuée. Des artistes et des artisans lui consacrèrent tout leur savoir-faire si bien qu'en dix jours, une belle chapelle avait été créée, avec une iconostase artistiquement décorée. Le métropolite Euloge avait envoyé le nécessaire pour la consécration. La chapelle fut consacrée et l'on put y célébrer des offices selon les rites.

Notre groupe de prisonniers polyglottes commença à former une communauté. Des professeurs organisèrent une série de conférences et des groupes de travail pour les langues et les mathématiques. Nous pûmes utiliser la bibliothèque et une salle de lecture. Des musiciens et des chanteurs donnaient des concerts. Il y avait parmi eux de très bons artistes, en particulier un excellent violoncelliste. Sous la direction de leurs confrères allemands, des médecins montèrent un hôpital, malgré le handicap que constituait le manque de médicaments et de matériel. Ceux qui étaient gravement malades étaient envoyés dans les hôpitaux de Compiègne ou de Paris. Des bottiers, des tailleurs et des blanchisseurs organisèrent leurs activités respectives dans des salles qui leur étaient attribuées. On nous donna la permission d'ouvrir un petit magasin où l'on pouvait se procurer des légumes, des fruits, des boutons, du fil ainsi que de la papeterie, mais en petite quantité toutefois.

En plus de l'administration allemande, nous avions notre propre encadrement plus ou moins élu, qui avait l'approbation des Allemands. A la tête du camp russe, il y avait un chef qui avait la responsabilité de faire exécuter les ordres des Allemands. Toutes les requêtes devaient passer par lui. Lui seul avait l'autorisation de faire un rapport aux autorités allemandes. C'était le comte Serge Ignatiev qui était notre chef. Lorsqu'il fut libéré en janvier 1942, je pris sa place. Nous avions aussi des chefs de chambrée qui faisaient leur rapport aux chefs de baraque qui, à leur tour, faisaient le leur au chef du camp. C'étaient les Allemands qui assignaient leurs tâches aux distributeurs de nourriture, aux préposés aux douches, aux infirmiers, aux cuisiniers...

Ainsi, avec le temps, la vie s'organisa. C'était une vie strictement limitée aux affaires du camp. Bien que nous eussions la permission d'acheter des journaux et de lire ce qui se passait dans les autres parties du monde, nous existions comme un îlot isolé.

Certains étaient capables de se distraire tout seuls en se consacrant à l'amélioration de la vie interne du camp. Quant à moi, mes pensées étaient totalement et exclusivement centrées autour des questions relatives à mon arrestation et à ma libération. J'avais à peine assez d'énergie pour balayer la chambré, car c'était à cela que se limitait mon travail ménager quotidien. Le reste du temps, j'étais allongé sur mon lit ou je marchais en bavardant avec quelqu'un. Ce n'était pas tant la vie quotidienne qui me déprimait que le fait d'être interné.

A vrai dire, nos conditions de vie étaient jusqu'à présent satisfaisantes, étant donné les circonstances. Par chance, nous étions au milieu de l'été, le soleil brillait toute la journée, l'air était chaud, ce qui rendait plus tolérable la vie derrière les barbelés. Quelques arbres et de l'herbe poussaient autour de nous. Un véritable endroit pour des vacances ! Et pour certains d'entre nous, c'était en

effet une période de détente. Nous eussions préféré qu'elle ne fût ni obligatoire ni aussi longue.

Le camp vivait avec une seule pensée : « Quand serons-nous relâchés ? » Remplis de cette préoccupation, nous réagissions avec exagération à chaque bruit qui courait. Ils naissaient d'heure en heure, personne ne savait qui les lançait et d'où ils venaient. Le moment le plus passionnant de la journée était le matin, lorsque les autorités du camp annonçaient de nouvelles consignes ou quand un prisonnier réussissait à parler avec Nachtigal ou le sergent de service ou même avec un membre du personnel. Nous leur faisons révéler le sujet de la conversation qui circulait ensuite rapidement à travers le camp.

Les rumeurs qui nous intéressaient tout spécialement étaient celles annonçant l'arrivée d'une « Commission d'enquête » qui interrogerait tout le monde et déciderait de relâcher certains. On racontait tant de choses sur cette commission et avec tant de variantes que nous avons fini par y croire et placer nos espoirs en elle. La commission ne vint jamais...

On nous annonça que les visites allaient être autorisées à partir du mois d'août. On nous distribua des cartes afin que nous puissions prévenir nos familles des dates auxquelles les visites seraient permises. Nous fûmes stupéfaits de voir que les dates étaient fixées jusqu'à la fin de l'année. Connaître les dates des visites futures fut une joie, mais apprendre que la programmation des dates s'étalait dans un avenir aussi lointain jeta un froid sur nos espoirs d'une libération prochaine. Les optimistes firent valoir qu'il n'y avait pas de lien entre cette programmation et la date de notre libération parce que les visites étaient du ressort du personnel du camp, alors que notre libération était décidée par la Gestapo de Paris. Les pessimistes rétorquaient que l'administration ne programmerait pas de visites si nous devions être relâchés bientôt. Ayant depuis longtemps cessé de croire à l'existence de la commission qui était le produit du « moulin à bobards », nous utilisons la perspective des visites comme stimulant de remplacement pour notre imagination.

Il fut décrété que tout le monde aurait droit à une visite de dix minutes à travers une grille. La perspective de se voir imposer une barrière causa une grande indignation. Cela sous-entendait que nous étions des criminels. Après de longues discussions avec les Allemands, un compromis fut enfin trouvé : la salle de visite serait partagée en deux par une cloison arrivant jusqu'à la poitrine ce qui n'empêcherait donc pas les gestes de tendresse et la conversation. Il serait strictement interdit aux visiteurs de passer quoi que ce fût aux prisonniers, en particulier des petits billets. Seuls le français et l'allemand seraient autorisés pour les conversations afin que les surveillants puissent comprendre ce qui se dirait. C'était une restriction sévère pour ceux qui ne parlaient couramment que le russe et qui avaient l'habitude de parler russe avec leurs proches. En pratique, cela n'eut jamais beaucoup d'importance, car il s'avéra que les Allemands autorisaient l'usage de n'importe quelle langue.

Pour la plupart d'entre nous, la première visite fut déstabilisante. C'était émotionnellement éprouvant de retrouver nos êtres chers après une si longue séparation, et cela sous les yeux vigilants de soldats allemands. Et puis le temps qui nous était accordé était si court : je voulais raconter et demander tant de choses, mais cela devait se faire en dix minutes. Certains prisonniers trouvaient que cette règle était si sévère qu'il valait mieux ne pas avoir de visites du tout, mais personne n'avait le courage d'exprimer cette opinion. De plus, nous avions déjà prévenu nos familles. L'incertitude concernant notre avenir augmentait la tension causée par les visites. Nous risquions d'être non pas relâchés, mais au contraire envoyés dans un camp en Allemagne. Nous étions entièrement à la merci des caprices et de la cruauté de la Gestapo.

Le camp s'animait les jours de visite. Ceux qui attendaient des visites se préparaient soigneusement afin de paraître le plus possible à leur avantage pour

leur famille. Même ceux qui n'attendaient pas de visite étaient nerveux, car ils espéraient que les visiteurs apporteraient des nouvelles concernant les libérations. Tous les prisonniers se rassemblaient près du baraquement réservé aux visites et ils examinaient avec attention tous les visiteurs qui franchissaient le portail – ce portail si important que nous avions, chacun d'entre nous, franchi à notre arrivée, mais dont nous n'avions même pas le droit maintenant de nous approcher. Nous rêvions de le franchir à nouveau. Malgré leurs efforts, les Allemands ne réussissaient pas à empêcher la foule de se rassembler. Dispersée, elle se rassemblait à nouveau, comme attirée par un aimant.

Je n'étais pas sûr que ma famille allait venir me voir lors de la première visite autorisée. Il leur faudrait faire tout le chemin depuis Saint-Briac, véritable épreuve dans les conditions de ce temps de guerre. A mon immense joie, ils vinrent. Le coeur battant, je pénétrai dans la pièce réservée aux visites. Je fus si heureux de voir leurs visages de l'autre côté de la cloison, même dans ces circonstances défavorables. Nous étions si émus qu'il nous était difficile de parler et de nous concentrer. Ils essayèrent de me reconforter et de me donner mon espoir, mais ils n'avaient aucune vraie nouvelle à me communiquer. Nous avions à peine commencé à bavarder qu'on nous annonça que le temps était écoulé. Quinze minutes s'étaient écoulées. Comment pouvaient-ils agir avec une telle cruauté envers des gens totalement innocents ?

J'étais déprimé en retournant dans ma chambrée. Avec mes amis, nous avons échangé nos impressions sur ce qui nous avait été dit, essayant de déterminer si on pouvait y glaner si peu que ce fût susceptible de nous donner de l'espoir.

Les jours passaient, l'un après l'autre, monotones. Seuls quelques événements mineurs nous apportaient un peu de répit : un juif avait été pris en train de jeter des lettres par-dessus les fils de fer barbelés, un garde avait tiré sur des prisonniers qui s'étaient approchés de trop près des palissades, le docteur du camp, un psychopathe, avait hurlé contre les médecins prisonniers. On nous distribua des sacs de couchage, ce qui nous permit enfin de nous déshabiller pour la nuit. On répara la plomberie et il fut enfin possible de prendre des douches chaudes. Grâce à un Allemand entreprenant, nous avons pu acheter du vin ainsi que d'autres produits.

Les distractions au camp étaient principalement limitées à la marche et à l'écoute des interminables « bobards ». Je me forçais à accorder du crédit aux rumeurs concernant une prochaine libération, bien que nous fussions conscients que la plupart étaient absurdes. Pour tuer le temps, je jouais au bridge et aux échecs, je lisais et préparais des plats de nourriture en complément, c'est-à-dire que la plupart du temps, je faisais frire des oignons et des pommes de terre et préparais le thé. Trouver du combustible pour le poêle était toujours un problème. Nous avons recours au mobilier non essentiel qui pouvait brûler et à des planches de bois arrachées aux panneaux du mur.

Finalement la Commission qui avait tant fait travailler notre imagination arriva. L'agitation s'empara du camp tout entier. Il y avait des bureaucrates élégamment habillés qui ressemblaient à des officiers, en uniforme noir portant l'insigne « SD » (Sicherheitsdienst), le Service de sécurité nazi. Parmi eux, le plus sympathique et le plus civilisé, si l'on peut parler ainsi d'aucun d'entre eux, était l'enquêteur Moor.

Nous avons très vite appris que l'objectif de la Commission n'était pas de nous interroger, mais simplement de faire remplir des dossiers indiquant notre profil politique, notre nationalité et précisant si nous étions de race juive, c'est-à-dire si le prisonnier était un communiste, un citoyen soviétique ou un juif. Pour quelque raison obscure, la Commission était soucieuse de noter si la personne avait été arrêtée par les gendarmes allemands ou par la police française.

Quand celui qui m'interrogeait apprit que je possédais un passeport finlandais, il fut très surpris. Il promit d'essayer immédiatement d'éclaircir mon cas. Lorsque je lui demandai combien cela allait prendre de temps, il répondit sans équivoque : « Dans cinq jours, vous serez relâché. » Au vu de mes expériences précédentes avec les agents de la Gestapo, j'avais peu confiance dans leurs affirmations, mais je dois dire que sa promesse me redonna espoir. Mon cas pouvait, je le savais, ne pas être aussi simple et j'étais conscient que l'enquêteur ne pouvait probablement rien faire.

Le travail de la Commission avançait rapidement. En deux jours, les enquêteurs avaient vérifié la moitié du camp (environ cinq cents hommes). Beaucoup étaient déçus parce qu'ils avaient préparé de longs dossiers décrivant leur vie et leur occupation pour l'interrogatoire attendu, mais il ne prêté accordé aucune attention à ces dossiers.

Bien sûr, le travail de la Commission était le sujet principal de nos conversations. Nous attendions avec impatience le résultat de cette visite. Nous avons fini par penser que le but de la Commission était simplement de rassembler des renseignements d'ordre général à l'usage d'une commission qui viendrait ultérieurement.

La présence de la Commission mit en pleine lumière la véritable personnalité de chacun des prisonniers, en particulier parmi ceux qui avaient de l'instruction. Alors que les paysans restaient assis et attendaient patiemment, ceux qui étaient capables de réfléchir et de comprendre niaient avec détermination tout lien avec le communisme. Leur principal argument était qu'ils ne s'étaient jamais mêlés de politique et s'étaient contentés de gagner leur vie. Il y avait aussi ceux qui tentaient de se présenter comme des sympathisants de l'Allemagne. Certains, mais ils n'étaient pas nombreux, s'abaissaient jusqu'à adopter le nazisme, attitude qui produisait peu d'effet sur les Allemands. Les séparatistes ukrainiens étaient tout spécialement nuisibles. Ils dédaignaient les Russes, les appelant « Katzaps » (terme extrêmement péjoratif). Ils prétendaient que la Russie et l'Ukraine étaient deux nations différentes et clamaient que leur plus grand espoir était que les Allemands les libèrent bientôt des Katzaps russes. L'agent de la Gestapo, Rollin, fut convaincu par cet argument. Il plaça les Ukrainiens dans des baraquements séparés, à l'écart des Russes, et accéléra leur libération.

Les résultats du travail de la Commission se manifestaient progressivement. Il y eut d'abord les inévitables rumeurs : on disait qu'une liste avait été établie, comportant le nom de trois cents personnes qui seraient bientôt relâchées. Le nombre passa à cent puis à cent vingt. Des rumeurs corrigées prétendaient que la liste avait été envoyée à l'Hôtel Majestic à Paris, où se trouvait le quartier général du commandant en chef, le général Stulpnagel, qui aurait approuvé la liste. Alors on expliquait pourquoi les décisions tardaient à se concrétiser : Stulpnagel était absent, ou bien le fonctionnaire responsable était en vacances, ou encore l'approbation était retardée à cause du terrorisme...

Des libérations se produisaient effectivement, mais les critères de la sélection nous étaient totalement incompréhensibles. Alors que des citoyens soviétiques, des juifs, des gens qui travaillaient pour les Allemands, des hommes âgés et des mineurs étaient relâchés, d'autres appartenant aux mêmes catégories restaient internés. Il apparut que les libérations ne dépendaient pas tant de la catégorie à laquelle appartenait le prisonnier que des relations de ce dernier. On pensait que ceux qui étaient relâchés avaient obtenu l'appui de gens influents. Parmi nous qui restions au camp, la colère et l'indignation grondaient : le choix des libérations n'était pas juste et impartial.

L'été passa. L'automne arriva. Nous continuions à supporter la monotonie qui séparait l'appel du soir de celui du matin. J'ai un souvenir très vif de ces attentes d'une demi-heure, debout - elles paraissaient interminables - et parfois

même une heure, pendant que le sergent procédait à l'appel. Bien qu'il fût interdit de parler pendant le rassemblement, nous bavardions cependant entre nous pour chasser l'ennui. Nous observions les hirondelles qui volaient en grand nombre au-dessus de nos têtes. Nous les envions, elles étaient libres. Elles gazouillaient joyeusement et volaient où bon leur semblait, comme si elles se moquaient de nous. Elles passaient au-dessus de nos têtes en volant bas, puis montaient vers le ciel en se poursuivant. Comme elles étaient heureuses de leur liberté ! Quand pourrions-nous éprouver le même sentiment ?

Ma famille vint me rendre visite pour la seconde et la troisième fois. J'appris par bribes le déroulement des événements à Saint-Briac après mon arrestation. Plusieurs jours après mon départ, le grand-duc avait été convoqué à Paris pour rencontrer l'ambassadeur d'Allemagne, Abetz. L'ambassadeur lui précisa la ligne politique qu'on souhaitait lui voir suivre. Il était évident que les dirigeants nazis s'intéressaient au grand-duc en raison de la politique qu'ils menaient envers la Russie. Il fut traité avec la plus grande courtoisie.

Après le retour du grand-duc à Saint-Briac, Jerebkov, agent notoire de la Gestapo auquel les Allemands avaient confié la responsabilité des émigrés russes en France, lui rendit de fréquentes visites. La surveillance du grand-duc faisait aussi, probablement, partie de ses attributions. Après de longues conversations avec Jerebkov au sujet de notre activité politique au sein de l'émigration et, en particulier à mon sujet, le grand-duc publia un décret par lequel il ordonnait la fermeture de son Secrétariat. Il me donnait congé et nommait pour lui-même un secrétaire personnel. C'était mon ancien secrétaire Seniavine qui était nommé à ce poste.

Le grand-duc m'écrivit une lettre officielle très froide dans laquelle il m'annonçait que j'étais congédié et que je ne devais pas compter à l'avenir reprendre mon service auprès de lui. Ce contenu bizarre de la lettre ne pouvait s'expliquer que par les exigences de la Gestapo. Selon mes informations, Jerebkov faisait tout ce qui était possible pour me diffamer auprès du grand-duc, allant jusqu'à affirmer que j'étais un agent soviétique.

La lettre que le grand-duc m'avait écrite fut traduite en allemand par Jerebkov et communiquée à la Gestapo. Elle me fut remise au camp par un agent spécial qui me fit signer un reçu. Il était par conséquent évident que la lettre était inspirée par les Allemands et que c'était le fruit des machinations de Jerebkov. Il voulait inspirer au grand-duc du dégoût à mon égard et me monter contre ce dernier, afin que ni l'un ni l'autre, nous ne souhaitions poursuivre nos relations.

Il était difficile de ne pas tirer de conclusions, mais, étant donné la situation pénible dans laquelle je me trouvais, cette lettre était décourageante ; elle aggravait le tragique de ma situation. Maintenant, toutefois, la raison de mon internement était devenue évidente. Les Allemands voulaient utiliser le Chef de la Dynastie dans les provinces occupées de la Russie. D'après les renseignements dont ils disposaient, ils avaient conclu qu'on ne pouvait espérer me voir approuver leurs intentions, si bien que la Gestapo de Berlin avait donné des ordres : je devais être coupé du grand-duc. La façon de procéder avait été laissée à l'initiative des agents de la Gestapo à Paris qui avaient eu recours à leurs méthodes habituelles : arrestation, emprisonnement, diffamation... Ils ne s'étaient même pas souciés de porter contre moi des accusations formelles, ils m'avaient tout simplement placé derrière des barbelés, où ils pouvaient me garder aussi longtemps qu'ils le jugeraient nécessaire. Mais quand pouvais-je espérer être libéré ? Il eût été naïf de conclure que dans mon cas une erreur avait été commise. Il n'y avait eu absolument aucune erreur.

En septembre, les Allemands fermèrent le camp anglo-yougoslave de Drancy, près de Paris, et transfèrent les cent vingt Yougoslaves dans notre camp. Parmi eux, il y avait un contingent de Russes blancs qui avaient obtenu la

citoyenneté yougoslave et qui, lorsque la guerre germano-yougoslave avait éclaté, avaient été internés comme ressortissants d'un pays ennemi. Bien que la guerre fût terminée et que la Yougoslavie eût cessé d'exister – elle avait été partagée entre la Serbie, la Croatie et le Monténégro – les malheureux « Yougoslaves » internés étaient toujours retenus prisonniers tout en étant nourris de la promesse d'une libération imminente. Ils étaient passés devant la même commission que nous. Se basant sur leur expérience, ils nous dissuadèrent de faire confiance aux promesses de la commission. Ils irritaient beaucoup d'entre nous parce la libération était un sujet tellement sensible que toutes les rumeurs positives étaient acceptées comme exactes alors que toutes les rumeurs négatives faisaient naître du ressentiment envers ceux qui les propageaient.

Lorsque les Yougoslaves étaient internés avec les citoyens britanniques, ils jouissaient des mêmes privilèges que les Anglais, le privilège le plus appréciable étant les trois colis mensuels fournis par la Croix rouge internationale. Maintenant qu'ils étaient internés avec nous, ils allaient perdre ce privilège à la fin du mois en cours. Après leur transfert dans notre camp, ils reçurent encore quelques colis qui firent l'objet d'un trafic actif avec ceux qu'ils venaient de rejoindre. Les juifs parmi nous contribuèrent à la vigueur de ce commerce. Les prix étaient outrageusement élevés, mais, en réalité, ils étaient à peu près semblables à ceux du « marché noir » de l'extérieur.

L'arrivée des Yougoslaves fut pour nous un stimulant temporaire jusqu'à ce que nous fûmes habitués à leur présence et eussions tiré d'eux tout ce qui pouvait alimenter les bavardages. Nous nous sommes facilement liés d'amitié avec eux.

Les libérations individuelles continuaient. Parmi ceux qui étaient relâchés se trouvait un de mes amis avec lequel j'avais partagé une chambre. C'était le directeur du Lycée russe si bien que les Allemands le libérèrent au commencement de l'année scolaire. Dès le début, sa détention avait été totalement incompréhensible. Puis un autre de nos amis qui avait de puissantes relations allemandes fut relâché. Nous lui demandâmes de se renseigner pour savoir si nous nous trouvions sur la liste des gens qui devaient être libérés, et, si c'était le cas, de nous le faire savoir par un télégramme codé que nous avions mis au point. C'était un arrangement judicieux parce qu'on laissait passer les télégrammes dont le contenu était inoffensif, tels que ceux qui apportaient des vœux d'anniversaire ou de fête. Et voilà que quelques jours plus tard nous avons reçu le télégramme en question nous annonçant que nous étions sur la liste. On peut imaginer l'effet de cette nouvelle sur notre moral. Mon fils m'envoya un télégramme semblable confirmant la bonne nouvelle.

C'était en réalité un malentendu. Notre ami avait été induit en erreur par Jerebkov. Dans sa joie, il avait appris la nouvelle à mon fils, si bien que les deux télégrammes étaient basés sur le même message erroné. Je pus très vite me rendre compte de l'erreur car j'eus l'occasion de demander au capitaine Nachtigal s'il avait vu mon nom sur la liste. Il évita d'abord de me répondre en prétextant que la liste était si longue qu'il était incapable de se souvenir de tous les noms ; et pourtant, il avait dit à plusieurs camarades qu'il avait vu leur nom sur la liste. Ensuite Nachtigal me répondit que la liste était à Paris, si bien que je lui demandai de vérifier à nouveau lorsqu'il retournerait là-bas. Au bout de quelques jours, comme il était incapable de me le dire plus longtemps, il me dit que je n'étais pas sur la liste. Je savais enfin la vérité et pouvais abandonner toutes mes illusions concernant une libération imminente.

A la mi octobre, nous avons reçu l'ordre de déménager pour aller dans des baraquements du même groupe, mais sur l'arrière. Selon la vraie méthode allemande, le déménagement devait se faire immédiatement, bien qu'il n'y eût aucune raison apparente de se presser. L'administration présumait que notre

déménagement se réduisait à prendre une petite valise et un matelas et à les emporter dans notre nouveau local, ce qui ne devait pas prendre beaucoup de temps. Mais en réalité, il s'agissait d'un grand déménagement. Nous avions des fours, des poêles, des tables, des placards, des lits ainsi que d'autres meubles que nous ne devons pas abandonner derrière nous. Et nous ne disposions que de deux charrettes ! Ce travail fastidieux et l'attribution des chambres prirent toute une matinée. Comme tout le monde préférait, bien sûr, vivre dans une petite chambrée, et qu'il n'y avait pas de petites chambrées pour tous, les marchandages et les querelles furent tels qu'on en vint presque aux mains. Comme chef du camp, je jouissais d'une situation assez privilégiée et j'obtins à nouveau une petite chambre avec mon vieil ami et un professeur très gentil.

Mais cette cohabitation fut de courte durée. Fin octobre, on nous ordonna inopinément de nous rassembler dans le corridor des baraquements « B7 » pour entendre la liste des prisonniers libérés. Le moment si longtemps attendu était arrivé. Beaucoup savaient déjà qu'ils étaient sur la liste, mais il y avait toujours la possibilité que le nom eût été rayé de la liste ou, au contraire, ajouté ; tout pouvait arriver. Les autres étaient tous extrêmement nerveux. J'étais, moi, relativement calme, car je savais de façon certaine que mon nom n'y était pas.

Comme le sergent se préparait à lire la liste, tout le monde retenait son souffle au milieu d'un silence général. On lisait sur beaucoup de visages une telle expression d'angoisse qu'on avait l'impression que les hommes, incapables de supporter la tension, allaient s'évanouir. Ceux qui étaient appelés devaient sortir du rang et former un groupe à part. Le visage de celui qui était appelé et rejoignait le groupe s'épanouissait en un large sourire. On en appela environ une centaine qui furent ensuite séparés en deux groupes. Le premier groupe devait être libéré deux jours plus tard, l'autre dans trois jours. On leur donna des instructions détaillées sur les formalités de libération. Il leur était formellement interdit d'accepter des billets ou des lettres données par ceux qui restaient. Les contrevenants verraient leur libération annulée et ils subiraient d'autres punitions.

Après ces annonces, certains s'éloignèrent heureux à l'idée que dans deux jours, ils seraient libres ; ceux qui étaient forcés de rester étaient encore plus démoralisés de voir leur incertitude se prolonger indéfiniment. Le départ imminent de mon compagnon de chambre, qui était avec moi depuis longtemps, augmentait ma tristesse. Cependant, sa libération avait un aspect positif ; étant libre, il pourrait intervenir en ma faveur et, si nécessaire, aider ma famille.

Pendant les jours qui suivirent, le camp fut agité comme une fourmilière. Les prisonniers libérés se préparaient à partir et ceux qui restaient les bombardaient de requêtes : ils devaient rendre visite à des parents, régler des transactions et, en particulier, se renseigner sur les libérations. Ceux qui partaient promettaient de faire tout ce qu'on leur demandait. Comment pouvait-on opposer un refus à la requête d'un ami avec lequel on avait partagé tant d'épreuves ? Mais nous sentions tous que, dès que la porte du camp serait refermée derrière le prisonnier, son désir d'aider serait étouffé par les exigences de la liberté retrouvée avec ses obligations et ses soucis. Tenir des promesses faites avant la libération ne serait pas facile...

Je discutai avec mon ami au sujet de ce qu'il pourrait éventuellement faire pour accélérer ma libération et je voyais combien il était désireux de m'aider. Il semblait avoir honte d'être libéré alors que je restais prisonnier.

Lorsque l'excitation du début se fut calmée, selon la coutume russe, les chambrées commencèrent à organiser des réunions d'adieu pour ceux qui partaient. Pour de telles occasions, toutes les ressources étaient mobilisées. Par l'entremise du personnel militaire allemand, il était possible d'obtenir du vin et nous étions devenus des experts pour improviser avec les maigres provisions dont nous disposions. Nous organisions souvent des fêtes ; par ennui, le moindre prétexte était bon, par exemple, les fêtes de régiment ou d'autres événements

que nous aurions fêtés si nous avions été libres. Ces fêtes étaient toujours précédées d'un office d'action de grâces à la chapelle. Pour ces occasions, nous essayions de nous habiller avec plus d'élégance et, à table, nous faisons des discours et portions des toasts. La table était alors décorée de feuillage et de fleurs sauvages, les menus peints avec goût, ce qui masquait le caractère minable du couvert et lui donnait de prime abord une apparence festive. La nourriture était bonne, grâce aux colis reçus. Nous pouvions créer l'illusion que la fête avait lieu dans la liberté. Les Russes ont un talent extraordinaire pour s'adapter aux circonstances, en particulier les Russes émigrés qui ont passé le plus clair de leur vie à s'adapter.

Le jour de la libération du premier groupe arriva. A l'heure annoncée, chargés d'un nombre incroyable de bagages - ballots et valises - les prisonniers libérés s'étaient rassemblés devant les baraquements réservés aux visites dans lesquelles devait se dérouler les formalités de libération. C'était stupéfiant de voir comment des gens en prison avaient pu amasser tant de choses. Une grande partie de ce qu'ils emportaient était arrivée dans les colis, mais certains objets avaient été acquis d'une façon peu légale. Les Allemands avaient tardé à faire l'inventaire de ce qui appartenait au camp. Il y avait des salles remplies de réserves de couvertures ainsi qu'une grande quantité de tissu fin. Des prisonniers entreprenants avaient utilisé ce tissu pour en faire des peignoirs, des costumes, des pardessus et des sous-vêtements. Il y avait parmi nous d'excellents tailleurs.

Une foule d'amis s'était rassemblés autour des prisonniers libérés. Les regarder franchir la porte pour aller vers la liberté était un spectacle réjouissant ; la porte s'ouvrait et le prisonnier disparaissait de notre monde pour toujours. A la porte, se tenait une sentinelle qui vérifiait les laissez-passer et qui pratiquait une fouille. Tout au long des jours pesants d'internement, chacun d'entre nous rêvait du jour où cette porte fatale s'ouvrirait pour lui. Parfois, lorsque j'étais particulièrement déprimé, j'aimais aller me promener dans des endroits d'où je voyais la porte. D'une certaine façon, cela me remontait le moral de savoir que la liberté était si proche.

Ceux qui étaient libérés entraient un par un dans la salle des visites où leurs bagages étaient soigneusement inspectés. On leur donnait un papier certifiant qu'ils avaient été internés au « Stalag N°122 » de telle date à telle date. Puis ils franchissaient une autre porte et se dirigeaient vers la sortie principale. Les amis agitaient les bras de façon frénétique en signe d'adieu.

Les formalités de libération étaient supervisées par l'agent de la Gestapo Rollin et, en dépit de la sévérité avec laquelle l'inspection était menée, tout se déroula bien jusqu'au moment où arriva le tour d'un homme âgé. Il avait été le favori du commandant du camp, et, pour cette raison, avait été inclus dans le premier groupe de prisonniers libérés, bien que, selon l'ordre alphabétique, il appartînt au second groupe. Peut-être parce que quelqu'un l'avait dénoncé, ou bien par haine du commandant du camp, Rollin ordonna de fouiller l'homme très soigneusement. On trouva sur lui plusieurs lettres que ses amis lui avaient confiées afin qu'il les transmette à l'extérieur. Un grand embarras s'ensuivit et l'homme fut renvoyé dans le camp avec ordre d'y attendre de nouvelles instructions. Ne sachant pas à quoi s'attendre, le pauvre homme versait des larmes d'angoisse. On le garda dans cet état d'incertitude jusqu'au soir. Après avoir été longuement réprimandé, on lui dit qu'en raison de son âge, le commandant se contentait de retarder sa libération de deux jours. Il serait libéré avec le second groupe. C'était vraiment là une décision pleine de clémence.

Les deux jours qui avaient suivi l'annonce de la libération avaient passé rapidement ; le moment douloureux de la séparation d'avec mon ami était arrivé. Ces adieux étaient des moments pénibles dans la vie du camp. Cette fois-là, il me restait encore beaucoup d'amis proches dans le camp si bien que la

séparation était supportable, mais, plus tard, lorsque ces derniers furent de moins en moins nombreux, cela devint une vraie torture. Ce n'étaient pas des sentiments d'envie, tout au contraire. J'étais heureux de les voir libérés, mais une grande tristesse envahissait mon âme.

Quelques jours plus tard, la plupart des « Yougoslaves » furent libérés. C'est avec bonheur que nous les vîmes quitter le camp. Il ne restait que quelques vrais Serbes. Apparemment, on les gardait parce que la Serbie ne se soumettait pas aux Allemands, il y avait un fort mouvement de guérilla qui se poursuivait sous le commandement du général Mikhaïlovitch.

Le nombre de Russes et de Yougoslaves ayant considérablement diminué, nos quartiers avaient été réduits. Par chance, cependant, nous pûmes rester dans le même bâtiment. Je restai seul dans notre chambrée avec le Professeur. Nous passions le temps en lisant, en jouant aux échecs et en préparant des plats spéciaux. De temps en temps, le Professeur faisait des calculs mathématiques pendant que je jouais au bridge. Il me fallait faire la cuisine car mon compagnon était totalement inapte dans ce domaine. La cuisine n'était pas compliquée. Il s'agissait de faire sauter des pommes de terre et des oignons et de faire cuire des macaronis. Le problème était la rareté du bois de chauffage et, dans ce domaine, le Professeur excellait par son esprit inventif.

Les réserves de bois du camp avaient beaucoup diminué. Les tables qui pouvaient brûler ainsi que d'autres meubles devenaient précieuses, et les nuits où il allait geler approchaient. Contrairement à notre attente, avec l'arrivée du froid, les Allemands distribuèrent du bois avec une générosité relative. Il était possible de maintenir une température agréable dans les petites chambrées. En plus du bois, nous avions du charbon de contrebande. Un homme exceptionnellement gentil (ancien diplomate polonais) était responsable des douches. De temps en temps, à la faveur de l'obscurité, il nous apportait un seau de charbon. Arriver à chauffer sa chambrée était une question de chance.

Je tombais malheureusement malade. Un soir, j'eus un gros rhume et une forte fièvre. Le lendemain matin, ma température était tombée en dessous de la normale, ce qui faisait que je me sentais très faible. Notre docteur, un juif yougoslave, diagnostiqua une grippe d'un genre spécial, mais ses médicaments ne furent d'aucun secours. Le médecin allemand m'envoya à l'hôpital du camp – ce que je ne souhaitais pas du tout. L'« hôpital » était composé de deux pièces bourrées de lits. On apportait là les malades de tout le camp. Parmi les prisonniers, il y avait toutes sortes de gens, certains d'entre eux étaient sales et débraillés. A côté de moi, il y avait un malade plutôt sale et couvert d'abcès qui offrait un spectacle repoussant. De plus, les ressources de l'hôpital étaient extrêmement limitées ; on manquait en particulier de linge et de bandages si bien que les lits n'étaient pas très propres. Par chance je n'y restai qu'une semaine.

Le médecin allemand n'était pas quelqu'un de sympathique. Ce n'était pas un mauvais médecin et pas nécessairement un mauvais homme, mais il n'était pas équilibré. Quand il était de mauvaise humeur, il piquait une colère pour un rien, à la suite de quoi les innocents comme les coupables étaient blâmés de la même façon. Il détestait tout spécialement les juifs et il se montrait très impoli avec eux. De manière paradoxale, son favori était un juif d'un certain âge, un artiste peintre. Le docteur l'avait autorisé à avoir une chambre séparée attenante à l'hôpital. Finalement, il établit un certificat déclarant que le peintre n'était pas en état de survivre aux rigueurs du camp à cause de son état de santé précaire. L'homme fut bientôt libéré. Cette libération pour raison de santé fut un cas unique.

Seuls les prisonniers dont la maladie était bénigne étaient placés dans l'hôpital du camp. Ceux qui étaient plus gravement malades ou qui souffraient de maladie chronique étaient envoyés à l'hôpital du Val de Grâce à Paris. A un certain moment, tout le monde essayait d'être envoyé au Val de Grâce parce que

les conditions de vie y étaient très agréables ; la nourriture y était bonne et abondante, les chambres propres et tranquilles et l'on y autorisait des visites presque journalières. Les médecins français accordaient des privilèges aux prisonniers et il leur arrivait de garder un malade pendant un mois si celui-ci le souhaitait. Il y avait un autre avantage : pour une raison quelconque, il était plus facile d'être libéré de l'hôpital que du camp. Cependant, au bout d'un certain temps, les Allemands s'aperçurent de ce qui se passait et contrôlèrent plus sévèrement les transferts à l'hôpital et la durée du séjour là-bas.

A Paris, au cours de cette période, les attaques de terroristes contre les soldats de l'armée allemande se firent plus fréquentes. Les Allemands réagirent en utilisant la méthode des otages : pour chaque Allemand tué, on arrêtait dix otages juifs et si l'assassin n'était pas livré, les dix otages étaient fusillés. Des rafles massives avaient lieu parmi la population juive en plus de ces arrestations d'otages. Les juifs arrêtés étaient envoyés dans notre camp d'où ils allaient être déportés à une date ultérieure dans des camps en Allemagne et en Pologne. Chaque nuit, des centaines d'entre eux étaient amenés dans notre camp. Ils étaient enfermés temporairement dans les baraquements « C », séparés de nous et des Français par des fils de fer barbelé et traités sans pitié. Ils couchaient sur de la paille dans des chambrées qui n'étaient pas chauffées et la nourriture qu'on leur apportait était bien plus mauvaise que la nôtre. Ils n'avaient pas le droit de recevoir de l'extérieur des lettres ou des colis, ni d'avoir des visites. Bien qu'il leur fût interdit de communiquer avec nous, ils réussissaient néanmoins à entrer en contact avec nos juifs et, par leur intermédiaire, à envoyer et recevoir des lettres. Leurs parents s'arrangeaient avec les parents de nos juifs pour faire parvenir les colis. Les colis étaient adressés à nos prisonniers juifs, qui, comme convenu, prélevaient pour eux une partie du contenu et faisaient passer le reste au destinataire final en jetant le colis par-dessus les barbelés. C'était une entreprise risquée qui justifiait une compensation appréciable, si bien que l'intermédiaire exigeait parfois une partie substantielle du colis. Quelquefois, celui qui jetait le colis prenait la part du lion, rompant ainsi le contrat. Si ses compagnons découvraient sa tricherie, une terrible querelle s'ensuivait. Les juifs s'énermaient, se mettaient à hurler des injures à l'adresse du coupable, qui, à son tour, s'agitait et se mettait à jurer. Il était parfois difficile de les calmer.

Après deux mois passés dans les baraquements « C » du camp, les prisonniers paraissaient terriblement amaigris. Nous ne les voyions que lorsqu'on les emmenait chez le médecin ou dans une autre partie du camp pour un travail quelconque. Un jour, je vis un groupe d'entre eux qu'on conduisait à l'hôpital. Ils aperçurent les bassines de soupe qu'on transportait des cuisines aux baraquements américains. Comme des animaux affamés, ils se jetèrent sur les marmites et se mirent à puiser dans la soupe brûlante avec leurs mains et leurs bérets. Il fallut éloigner de force. Le spectacle était abominable. Quel devait être leur désespoir pour tomber ainsi dans un tel état de dégradation !

Un mois plus tard, ils étaient devenus de vrais squelettes. Le taux de mortalité était très élevé. Le printemps venu, ils avaient tous été envoyés ailleurs. Selon ce que nous avons entendu dire, on les faisait monter comme du bétail dans des wagons de marchandises pour un voyage qui devait durer dix jours ou plus. Ils étaient tassés au maximum dans les wagons. Ils n'avaient la permission de descendre du wagon qu'une seule fois par vingt-quatre heures. La nourriture pour tout le voyage était distribuée au départ du camp : du pain, de la margarine et un morceau de saucisson. Ils étaient tellement affamés qu'ils n'avaient pas la volonté de rationner la nourriture, si bien qu'ils mangeaient immédiatement presque tout, se condamnant ainsi à souffrir de la faim. Beaucoup mouraient en route, leur corps affaibli étant incapable de supporter de telles épreuves.

Il était évident pour ceux d'entre nous qui n'avaient pas fait partie de la longue liste des prisonniers libérés que notre tour n'était pas près de venir, si

bien que nous devions nous préparer de notre mieux pour l'hiver. Nous bourrâmes de papier les fentes des fenêtres et des portes, nous installâmes des poêles et fîmes des provisions de tout ce qui pouvait servir de combustible.

Il nous vint l'idée de monter un club où nous pourrions lire, jouer aux échecs et donner des concerts. Le commandant nous en donna la permission. Pour notre club, nous avons choisi une des pièces les plus grandes. Les transformations et l'aménagement furent exécutés très rapidement. Les peintres décorèrent les murs de scènes russes ; des tables, des chaises et des bancs furent installés et recouverts de couvertures. On monta une scène. Voilà ! Nous avons notre club.

On nous permit d'installer un petit poste de radio. C'était un don du ciel, même si nous n'avions le droit d'écouter qu'une seule radio, « Radio-Paris ». L'appareil fut astucieusement placé dans une caisse cadenassée pourvu d'une ouverture à travers laquelle on ne pouvait qu'allumer le poste ou régler le volume. Ainsi, le poste restait branché sur « Radio-Paris. Ce poste de radio nous procurait une grande joie. Les prisonniers se réunissaient au club au moment de la diffusion du bulletin d'information. Nous écoutions attentivement ce qui concernait l'évolution des fronts, en interprétant toujours les nouvelles à l'avantage des Alliés. C'était une grande distraction d'écouter des concerts car nous étions totalement privés de musique. Le club présentait un autre avantage : une allocation spéciale de bois nous permettait de bien chauffer la pièce pour la soirée. Nous avons un petit « buffet », où, pour un prix symbolique, on pouvait avoir une tasse de thé et, de temps en temps, une orange ou un gâteau. Le club devint notre rendez-vous favori pour la soirée et rendit notre internement plus supportable. J'y étais souvent, j'y écoutais les émissions de radio et je me transportais par la pensée au-delà des barbelés. L'idée de fonder ce club venait du chef des prisonniers du camp, le comte Ignatiev qui en avait tout le mérite.

En décembre, le bruit courut que des prisonniers de guerre américains viendraient bientôt nous rejoindre. En fait, on réduisit la place dans les baraquements et de nouveaux barbelés vinrent empiéter sur l'espace réservé à nos promenades ; la qualité de notre vie s'en trouva diminuée. Nous fûmes vexés de nous voir ainsi isolés des Américains, comme si nous n'étions pas dignes de fraterniser avec eux. Après de longues négociations, avec le commandant Nachtigal, les barbelés furent retirés.

Les arrivants américains comprenaient de nombreux groupes ethniques : des Anglo-saxons, des Italiens, des Polonais, des juifs, des Cubains couleur chocolat et même quelques Russes. Leurs baraquements s'animèrent. Ces trois cent cinquante nouveaux prisonniers commencèrent à organiser leur vie pour une longue durée, car ils pensaient qu'ils resteraient là jusqu'à la fin de la guerre. Ils montèrent leur propre club, leur bibliothèque, leur chapelle et des terrains de sport.

Les Américains attirèrent également l'attention des autres internés et celle des gardes allemands parce qu'ils étaient riches. En plus des colis envoyés par des parents, ils recevaient les trois colis mensuels envoyés de la Croix-Rouge internationale et, de temps en temps, des colis d'autres organismes. Ils avaient une profusion de marchandises négociables : du café, du chocolat, du beurre, de la viande en boîte et de bonnes cigarettes, toutes choses dont nous ne pouvions même pas rêver. Au début le commerce fut actif, mais il fut bientôt interrompu par les Allemands qui menacèrent de retirer le contenu de son colis à tout Américain surpris en train de le vendre. Les soldats allemands étaient attirés par les Américains comme des mouches par le miel. En échange de faveurs qui leur faciliteraient la vie, les prisonniers américains fournissaient aux gardes allemands des biens que ceux-ci étaient dans l'impossibilité de se procurer autrement.

A notre grand plaisir, le chef du camp Ignatiev vit s'étendre son autorité qui inclut les Américains parce que ceux-ci partageaient avec nous la même vie de prisonniers et qu'on sentait qu'il était le mieux apte à négocier avec les Allemands. Une fois que les Américains eurent eu le temps de s'organiser, le premier représentant qu'ils se choisirent se révéla être un imposteur ; il prétendit être général jusqu'au moment où il fut prouvé que sa véritable identité était celle d'un guide de tourisme de réputation douteuse. Immédiatement une clameur s'éleva réclamant sa destitution et, avec l'aide des Allemands, il fut remplacé. Certains Américains furent alors mécontents, mais cela était inévitable car il était impossible de contenter tout le monde dans un groupe aussi divers. Notre côté du camp s'était à nouveau agrandi, mais c'était maintenant les Américains qui formaient le groupe le plus nombreux.

Pour Noël, une petite célébration fut organisée au club. Toutes les chambrées dans nos baraquements fournirent des provisions. Les Allemands nous autorisèrent à poursuivre la fête jusqu'à minuit. Ils nous donnèrent même un petit arbre de Noël, ce qui donna plus de chaleur à l'ambiance. Pour la première fois de ma vie, je célébrais Noël en tant que prisonnier. On nous permit aussi de fêter le 1^{er} de l'An. Nous étions contents de voir la fin d'une autre année de cette guerre destructrice.

Nos espoirs, basés sur des rumeurs, que tous les Russes seraient libérés avant la fin de l'année ne se matérialisèrent pas. Cependant, les libérations individuelles se poursuivirent. Mon compagnon de chambre, le Professeur, fut libéré pour cause de mauvaise santé. J'étais heureux pour lui, mais en même temps attristé de perdre un compagnon tel que lui. Le général Chatilov perdit son compagnon de chambre à peu près au même moment, si bien que nous décidâmes de partager une chambre. Le général avait été un chef éminent de la Résistance blanche pendant la Guerre civile. Nous vécûmes ensemble en harmonie pendant plusieurs mois.

Nous avons découvert que le jeu de bridge était un moyen très efficace pour nous distraire dans notre pénible situation. C'était un bon antidote de la maladie la plus commune chez les prisonniers, l'ennui lié à l'inaction. Pendant qu'on joue au bridge, l'attention se concentre sur les subtilités du jeu jusqu'à exclure le monde extérieur. Plongés dans ce jeu par excellence, nous passâmes ainsi de nombreuses heures qui eussent sans cela été ennuyeuses.

Après les vacances du Nouvel An, les agents de la Gestapo commencèrent à faire subir des interrogatoires aux membres importants de notre groupe. Ces interrogatoires prouvaient que le cas de l'individu était en cours d'examen et que sa libération suivrait bientôt. L'interrogatoire semblait être une formalité, l'enquêteur se contentant pratiquement de consigner le curriculum vitae de l'intéressé. Il n'y eut que quelques cas où l'homme interrogé fut convoqué plus d'une fois par l'enquêteur. Nous comptions sur la libération de plusieurs de mes amis. Notre bâtiment perdait continuellement ses occupants. Il était agréable de voir la liste d'appel devenir de plus en plus courte. Ni Chatilov ni moi n'avions été convoqués à l'interrogatoire, si bien que nous ne pouvions espérer être libérés bientôt.

Les cuisines du camp étaient situées dans la section russe du camp. Il était essentiel d'avoir des cuisines bien gérées pour conserver l'harmonie dans la vie du camp. Comme les approvisionnements étaient assez réduits, de toute façon, il était essentiel de s'assurer que la nourriture fournie arrivait bien dans nos assiettes. Comme on pouvait s'y attendre, le chapardage entre le dépôt et nos assiettes était une tentation constante pour le personnel de la cuisine. Quelqu'un remarqua la coïncidence suivante : lorsque certains prisonniers mangeaient des biftecks achetés aux cuisiniers, la quantité de viande dans les marmites de soupe diminuait, au point qu'il fallut établir une certaine surveillance à la cuisine. Il fut proposé de charger les membres les plus éminents de notre groupe

d'assurer cette surveillance. Cela créa une situation délicate parce qu'ainsi l'Allemand responsable de la cuisine passait sous notre contrôle. Il était très contrarié par la présence de nos surveillants et faisait tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'eux. Ses efforts furent vains ; les surveillants restèrent et nul doute qu'ils remplissaient là une fonction utile.

Le fonctionnement des cuisines et des sanitaires était satisfaisant. Bien que notre nourriture fût tout à fait insuffisante du point de vue quantité et qualité nutritive, ce qui était fourni était de bonne qualité et correctement accommodé.

Selon les lois internationales applicables aux personnes internées, on ne pouvait exiger d'elles que les tâches nécessaires au fonctionnement et à l'entretien du camp. Les Allemands respectaient cette règle. Le travail principal consistait à éplucher les légumes et les pommes de terre. Chaque jour, chaque section du camp devait préparer les légumes destinés à la soupe de la section. Personne n'aimait ce travail, il était particulièrement désagréable en hiver parce qu'il fallait travailler dans une pièce non chauffée et que les légumes étaient froids et mouillés, mais il était indispensable. Il y en avait certains qui faisaient semblant d'aimer cette tâche parce que cela leur donnait l'occasion de remplir leurs poches de pommes de terre et de carottes qu'ils faisaient cuire ensuite dans leurs chambrées. Les Allemands combattaient sévèrement ce chapardage. C'était une mauvaise chose aussi pour nous car la qualité de la soupe était inversement proportionnelle au niveau de chapardage, si bien que ceux qui surveillaient l'épluchage des légumes devaient ouvrir l'oeil pour empêcher les pommes de terre de glisser dans les poches. Je n'aimais pas ce travail de surveillance. Parfois je faisais semblant de ne pas remarquer lorsqu'un monsieur distingué certes, mais manifestement affamé, empochait une pomme de terre ou deux.

De temps en temps, au cours de l'été, les Allemands décidaient de nous occuper. Alors, sous les yeux attentifs des soldats, une équipe arrachait l'herbe entre les dalles du trottoir. Ce travail n'était qu'un prétexte et il était difficile à accomplir parce qu'on ne pouvait pas obtenir les outils nécessaires. Les hommes passaient des heures à creuser la terre très dure avec toutes sortes d'instruments de fortune, mais, mis à part le nettoyage du camp, il y avait peu d'autre travail à nous donner.

L'hiver 1942 fut rigoureux, mais notre camp était convenablement chauffé. Bien que la cour fût couverte de neige et que la température descendît au-dessous de zéro, nous souffrions peu du froid. On nous fournissait d'énormes bûches qu'il fallait aller chercher au dépôt et scier en morceaux plus petits. Nous accomplissions volontiers cette tâche car elle était bénéfique à la fois pour notre santé et notre confort.

Fin janvier, le comte Ignatiev fut finalement libéré après avoir vu annuler plusieurs de ses libérations antérieures. Se posa alors la question de son remplacement. Il était important que le poste de chef du camp restât dans notre groupe : avoir parmi nous un défenseur nous donnait dans une certaine mesure l'assurance que nous ne serions pas maltraités. C'est moi qui fus choisi. Les Russes accueillirent ma nomination avec satisfaction. Ignatiev demanda aux Allemands de confirmer ma nomination comme chef de camp. Nachtigal l'approuva avec empressement et je devins le chef d'un camp qui comprenait des Russes, des juifs russes, des serbes et des Américains. A l'appel suivant, Ignatiev me présenta comme son successeur.

Les Américains ne causaient aucun ennui car ils réglaient leurs propres problèmes. J'avais à m'occuper de questions intéressant le camp tout entier. J'étais aussi responsable de la partie russe du camp et devais contrôler la marche des cuisines, de l'hôpital, du club et en général de toutes les salles affectées à des fonctions spéciales dans le camp. Le poste de chef de camp était un défi parce le chef jouait le rôle d'intermédiaire entre les Allemands et les

internés. Tant que tout allait bien, c'était facile, mais lorsqu'il y avait des malentendus ou des crises importantes, le chef devenait automatiquement le défenseur des prisonniers, qu'ils fussent coupables ou innocents. D'autre part, les Allemands tenaient le chef de camp pour responsable de tous les méfaits commis et, en cas de graves complications, il pouvait être soumis à des punitions pouvant aller jusqu'à la condamnation à être fusillé. Le poste était particulier ; celui qui l'occupait avait autorité sur les prisonniers, et cependant il était lui-même interné sans recevoir de droits en compensation. Il ne pouvait user de sanctions disciplinaires, mais ses ordres devaient être obéis sans discussion. En cas de désobéissance, le chef faisait un rapport aux Allemands qui décidaient ensuite de la punition.

Je considérais qu'il était hors de question de faire appel aux Allemands. J'ai toujours agi de ma propre autorité et toujours avec succès. Il y avait constamment des malentendus qui couvaient parmi les internés, principalement à cause de la longueur de leur emprisonnement derrière des barbelés. Ils étaient tous fatigués, surmenés, inquiets pour leur avenir et l'avenir de leurs proches. Ils formaient un groupe de gens polyglottes de cultures et de caractères très différents. Certains étaient désagréables, peu sociables, hostiles et certains étaient même portés à voler. Certains aimaient la chaleur, d'autres le froid, certains se couchaient tôt, d'autres souffraient d'insomnie. Dans les conditions d'internement, toutes ces différences conduisaient à des querelles. Quand le chef de baraquement n'avait pas suffisamment d'autorité pour régler les disputes, il venait me voir. Les deux parties avaient habituellement tort, ce qui me forçait à user de persuasion, à apaiser, faire honte ou réprimander. Certains étaient extrêmement entêtés, en particulier quand ils avaient l'impression qu'ils étaient dans leur droit. Il était difficile de leur faire changer d'avis. Il y avait surtout du mécontentement pendant les corvées de travail, tout spécialement quand il fallait remplir des tâches subalternes - par exemple la corvée de patates, le ménage des chambrées et le transport du bois. La meilleure solution était de marchander en proposant certaines compensations. Ainsi, celui qui apportait le bois recevait une bûche supplémentaire ; celui qui nettoyait les toilettes était payé. Si quelqu'un ne voulait pas éplucher les légumes, il pouvait payer un remplaçant. La vie au camp était mercantile à l'extrême. Tout le monde essayait de gagner de l'argent ou d'acquérir les moyens de faire des échanges. Les barbiers, les préposés à la lessive, les tailleurs, les cordonniers et les horlogers se débrouillaient très bien. Le marché noir du bois, des couvertures, des boissons alcoolisées, des cigarettes ainsi que celui d'autres produits contenus dans les colis était florissant.

Il était tout spécialement difficile de faire régner la paix parmi les juifs car les querelles étaient plus fréquentes entre eux. Lorsque je ne réussissais pas à résoudre le problème, je m'adressais à l'un d'entre eux qui jouissait d'un respect particulier. Il avait une autorité indiscutable sur les autres et il était capable de régler la difficulté. Le conflit le plus grave éclata au sein d'un petit groupe de Serbes. La haine était si forte et leur tempérament balkanique si colérique que leurs disputes étaient toujours sur le point de tourner à la violence physique.

En avril, il se passa un événement extraordinaire : seize communistes français s'évadèrent du camp. Parmi eux, il y avait leur chef de camp et plusieurs surveillants de baraquement. Ils réussirent même à emporter presque toutes leurs affaires. Ce fut un des chiens de la police du camp qui découvrit leur évasion. Accompagnés par des soldats, ces chiens (un berger allemand et un énorme bouledogue) faisaient régulièrement des rondes de jour et de nuit à l'intérieur et à l'extérieur du camp. Lors d'une de ces rondes matinales, un des chiens découvrit la sortie d'un tunnel à environ dix mètres de l'enceinte. Le tunnel menait à un petit bâtiment, complètement séparé des baraquements, qui avait

naguère servi à abriter les installations électriques, mais qui était maintenant abandonné.

L'alarme fut immédiatement donnée. La section française du camp fut réveillée aussitôt et on fit l'appel. Il manquait dix-sept prisonniers. L'administration du camp s'inquiéta, à juste titre car les punitions du commandement supérieur et de la Gestapo pouvaient être sévères. Nous n'avons jamais su ce qu'avait été leur réaction. Une commission d'enquête, conduite par un général, fut envoyée. L'enquête démontra que le tunnel avait environ trente-cinq mètres de long. Il était creusé avec soin et renforcé par des poutres. Le travail avait dû prendre pas moins de deux ou trois mois. Les évadés avaient probablement travaillé toutes les nuits pendant cette période. Il leur avait fallu transporter la terre dans des boîtes de conserves et des seaux et la disperser sans attirer l'attention. La commission fut stupéfaite de voir à quel point le projet avait été bien conçu et mis à exécution. Comment le secret avait-il pu être gardé si longtemps alors que tant de gens étaient au courant ? C'était incroyable. Il y avait certainement des agents allemands parmi les internés et le camp était régulièrement parcouru par des patrouilles de gardes accompagnés de chiens, mais rien n'avait jamais été découvert. C'était aussi bizarre que les sentinelles de garde sur les miradors munis de projecteurs n'eussent pas remarqué tant de gens qui avaient traversé la cour en courant. On apprit plus tard que l'évasion avait été mise au point avec de l'aide extérieure. Des autos attendaient pour emmener les évadés. La poursuite organisée par les Allemands resta sans résultat.

L'évasion causa une grande agitation dans tout le camp. Nous nous réjouissions tous réjouis de la déconfiture des Allemands, mais en même temps, nous étions remplis d'appréhension, craignant que Nachtigal ne fût remplacé, ce qui eût été pour nous une grande perte.

L'événement fournit du grain à moudre pour les rumeurs et les conversations pendant une semaine entière. Le moindre incident sans conséquence pouvait donner naissance à des discussions interminables. Les thèmes de discussion n'étaient pas limités aux événements de notre vie. Ils pouvaient inclure les bruits qui nous parvenaient sur les difficultés rencontrées par les Allemands dans la France occupée ou sur les différents fronts. D'une façon surprenante, il arrivait parfois jusqu'à nous des renseignements confidentiels qui s'avéraient plus tard exacts. Il y avait bien sûr, une grande part de fantaisie dans nos renseignements. Parmi les internés les plus instruits, le sujet préféré était la guerre. Les journaux étaient lus attentivement de la première à la dernière ligne et nous discussions pendant des heures de l'évolution de la guerre. Certains étaient sûrs que les Allemands allaient gagner, d'autres que les Alliés seraient victorieux. Les discussions sur ce sujet étaient sans fin. Cette question était d'un intérêt vital pour nous, puisque la victoire des Alliés signifierait pour nous la libération.

Presque tous les matins, je me promenais avec l'un ou l'autre à l'extérieur des baraquements, discutant de questions militaires ou d'autre chose. Il y avait des gens instruits et intéressants parmi mes compagnons de promenade. Bavarder avec eux était un réel plaisir. Ces promenades avaient beaucoup d'avantages, c'était un bon exercice et le temps passait plus vite. Nous avions calculé avec précisions que x fois le tour des baraquements équivalait à une distance de sept kilomètres.

A notre grand soulagement, Nachtigal eut peut-être des ennuis à la suite de l'évasion, mais il ne fut pas déplacé. Les évasions étaient rares. En plus de l'évasion exceptionnelle mentionnée plus haut, il y eut seulement deux autres cas. Un communiste italien choisit une nuit particulièrement sombre et pluvieuse et réussit à franchir les barbelés en s'enroulant dans des couvertures. Le lendemain matin, on vit des morceaux de couverture déchirés qui pendaient aux

barbelés, dévoilant l'endroit où il était passé. L'autre cas fut encore plus ingénieux. Un juif russe était assis avec sa femme venue le voir ainsi que son beau-frère dans la pièce réservée aux visites. Son ami, venu d'une autre section du camp, se glissa sans être vu dans la salle des visites. Profitant d'un moment d'inattention du garde au moment où celui-ci sortait de la pièce, cet ami endossa le pardessus du frère de la femme, se coiffa de son chapeau pendant les courts instants où le garde était sorti et, avec beaucoup d'assurance, il passa devant les soldats allemands et les sentinelles qui se trouvaient à la porte principale du camp. Le garde, qui pensait avoir affaire au visiteur qui venait d'entrer, le laissa passer sans le retenir. Une fois la porte franchie, il disparut rapidement. Lorsque la femme partit avec son frère, le garde se rendit compte qu'il y avait une personne de trop parmi les visiteurs qui s'en allaient. Le garde donna l'alarme et l'on arrêta la femme et le beau-frère. Nous ne sûmes jamais ce qu'ils étaient devenus. Notre juif fut mis au cachot, mais son ami réussit à s'évader, il était inscrit sur la liste de ceux qui devaient être déportés en Allemagne...

Nous organisions de temps en temps des concerts dans notre club. Les Américains avaient donné des concerts. Le commandant, le sergent et quelques Américains étaient invités à nos concerts et les Américains, à leur tour, nous invitaient à leurs concerts, moi et quelques autres de notre groupe. Les dirigeants du club étaient prudents et établissant la liste des invitations car un manquement au protocole eût été une offense grave. Les deux clubs rivalisaient pour donner le meilleur concert. Nous prétendions que nos concerts étaient supérieurs et, d'après nos critères musicaux, c'était probablement vrai. Nous avions un excellent violoncelliste et plusieurs chanteurs avec des voix qui étaient agréables, à défaut d'être puissantes. Nous avons eu un excellent pianiste et deux chanteurs vraiment remarquables, mais ils avaient été vite relâchés. Les Américains n'étaient pas sans atouts ; ils avaient un orchestre de jazz presque complet et plusieurs chanteurs cubains remarquables. L'un d'entre eux, sous le nom de scène de « Bravo », avait remporté un grand succès à Paris. Lorsqu'un concert était considéré comme ayant l'importance d'un gala, nous imprimions des programmes pour les principaux invités. En les flattant, nous avons convaincu nos artistes d'illustrer les programmes. Au départ, ils pensaient que décorer des programmes pour un concert au camp était une perte de temps et indigne d'eux, mais une fois que nous avons réussi à les convaincre, leur travail était splendide. Les concerts nous apportaient un divertissement inappréciable et nous les redonnions autant qu'il le fallait pour donner à tout le monde la possibilité d'y assister.

Il faut maintenant que je parle de nos artistes peintres internés. Ils formaient le seul groupe qui, en dépit de leur internement dans le camp, pouvaient continuer à travailler. Le commandant leur donna la permission d'installer des ateliers dans des salles inutilisées. Ils peignaient des scènes de la vie du camp, des paysages au-delà de la barrière de barbelés, des portraits de prisonniers... Le tableau terminé pouvait être envoyé par les prisonniers à des parents. Les artistes gagnaient la bienveillance des officiers allemands en peignant leur portrait. Au moins six portraits de Nachtigal furent exécutés. Nous eûmes même des expositions pendant lesquelles plus de cent tableaux étaient exposés. Comme je connaissais personnellement les artistes, les tableaux exposés m'intéressaient tout particulièrement.

Les Américains adoraient regarder des matchs de boxe. Il y avait beaucoup de boxeurs parmi eux ; l'un d'eux était un professionnel. Il y avait aussi ceux qui, pour avoir une leçon gratuite, montaient sur le ring pour se mesurer avec des adversaires expérimentés. Habituellement le dimanche, nous pouvions voir les enthousiastes de ce sport brutal échanger des coups avec passion.

Il y avait aussi des tournois de ping-pong et d'échecs. Parmi les juifs, il y avait d'excellents joueurs d'échecs. Ils restaient des heures absorbés dans le jeu.

J'étais interné depuis presque un an. Le printemps arrivait. Plus le temps passait, plus mon internement devenait pénible. Il y avait des moments où j'avais le sentiment qu'il ne finirait jamais. Les moments les plus difficiles étaient ces périodes d'insomnie pendant lesquelles les pensées les plus sombres assaillaient mon esprit. Avec l'arrivée d'un temps plus doux, je passais de longues heures, assis sur l'herbe, à contempler l'espace au-delà des barbelés. Je réfléchissais combien la liberté était importante pour l'homme et combien le droit d'agir librement était précieux. Même dans les meilleures conditions, la captivité ne peut jamais remplacer la liberté. On ne devrait priver l'homme de sa liberté que dans des cas extrêmes. La valeur de la liberté a été universellement reconnue, et des hommes sont morts en combattant pour la garder ou l'obtenir. Et nous voici au vingtième siècle où des gouvernements placent des millions de citoyens derrière des barbelés. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme privé de liberté conçoive une haine encore plus grande qu'un animal en cage et soit poussé à commettre des actes téméraires pour reconquérir sa liberté.

Lorsque nous nous plaignions auprès des enquêteurs de la Gestapo de la durée de notre internement, ils s'amusaient à éluder la question par une plaisanterie : « De quoi vous plaignez-vous ? Au camp, vous menez une vie sans souci ; vous êtes nourris, logés, on vous procure des distractions et la sécurité. Quand vous êtes libre, personne ne se soucie de vous. » Il serait intéressant de savoir si ceux d'entre eux qui sont maintenant dans des camps de concentration sont heureux...

Après ma libération du camp, un fonctionnaire de la police française me donna à lire une lettre que les Français avaient reçue du commandant allemand. Dans cette lettre, il était question de moi. Il était dit que j'avais passé quatorze mois dans un camp de concentration et que, bien qu'on n'eût remarqué en moi aucune animosité contre les autorités d'occupation, la détention prolongée avait pu me rendre aigri. Il était par conséquent recommandé aux Français de me faire surveiller par la police. Par expérience, la Gestapo savait quel effet la privation de liberté, si elle n'est pas justifiée, peut avoir sur les gens. La Gestapo et le KGB sont les exemples des instruments les plus nuisibles pour un régime politique parce qu'ils transforment les citoyens loyaux en ennemis extrêmement virulents.

Comment pourrions-nous jamais pardonner ce traitement qui nous fut appliqué : chacun de nous était photographié avec une pancarte en travers de la poitrine sur laquelle était peint son numéro d'enregistrement. C'est comme cela qu'on procède pour des criminels. Utile, peut-être, pour faire respecter la loi, mais extrêmement offensant pour le citoyen respectueux des lois.

Le camp juif réservé aux otages, adjacent au nôtre, fut actif pendant tout mon séjour. Il y eut plusieurs exemples d'exécutions de masse dans ce camp et dans le camp français. L'ordre arrivait de Paris de choisir un certain nombre de prisonniers qui devaient être transférés au Fort de Romainville (dans la banlieue parisienne) pour y être exécutés. L'administration du camp devait désigner les victimes. La Gestapo indiquait le nombre qui devait composer le groupe mais pas les noms. On laissait à Nachtigal et au sergent-chef le soin de tirer au sort le nom de ces victimes ; on nous dit que ces deux hommes en étaient émotionnellement perturbés. Une fois que la liste avait été tirée au sort, les prisonniers désignés devaient former un rang ; ils savaient alors fort bien ce qui les attendait et, dans un silence de mort, on faisait l'appel. Cela se passait généralement vers le soir. Dans le même silence de mort, le rang se dispersait. Les prisonniers ainsi condamnés étaient alors transférés dans notre côté du camp et enfermés dans

des baraquements. On plaçait des sentinelles autour d'eux jusqu'à ce qu'un camion vienne les chercher dans la nuit pour les emmener.

Ceci n'est que l'aspect factuel de ce procédé méprisable. On ne peut qu'imaginer l'angoisse mentale et émotionnelle de ces victimes innocentes. Ensuite, pendant plusieurs jours, dans le camp, l'humeur était morose ; les Allemands eux-mêmes paraissaient tristes. Même rationalisé par la règle oeil pour oeil, dent pour dent, c'était malgré tout trop horrible de voir des innocents payer pour un crime commis par un autre. Peut-être les Allemands pensaient-ils qu'il n'avaient pas d'autre alternative, mais leur façon d'agir vous répugnait jusqu'au plus profond de l'âme.

Un des coins du camp juif touchait notre secteur du camp. Les deux secteurs étaient séparés par deux barrières de fil de fer barbelé distantes d'environ trois ou quatre mètres. L'espace entre les deux barrières formait un « no man's land » par-dessus lequel il était possible de lancer des petits billets, des cigarettes, etc. Pendant le jour, ces échanges devaient se faire sans attirer l'attention des sentinelles de garde sur les miradors et, la nuit, il fallait éviter le faisceau des projecteurs. S'ils s'apercevaient de quelque chose, les sentinelles tiraient sans sommation. Les Allemands punissaient sévèrement toute tentative de communication entre les deux secteurs. Ils avaient brandi plusieurs fois la menace de supprimer, en cas de violation de la règle, les visites dans notre section du camp. Comme chef de camp, je devais faire le nécessaire pour empêcher toute communication de ce genre ou, du moins, pour empêcher que les gardes s'en aperçoivent. Nos droits de visite nous étaient précieux et en être privé eût été un grand choc. Malgré tout, en toute conscience, nous n'avions pas le droit de refuser à ces malheureux leur seul moyen de communication avec le monde extérieur et leur accès à une nourriture dont ils avaient désespérément besoin. La situation était d'autant plus pénible que nous savions quel sort horrible les attendait en Allemagne.

J'ai un souvenir très vif d'un juif âgé, très distingué, qui entra dans ma chambre, et qui, les larmes aux yeux, me supplia de lui permettre de lancer un paquet de nourriture par-dessus les barrières interdites. Il plaida sa cause en expliquant que deux de ses fils mouraient de faim de l'autre côté de la barrière. J'étais plein de pitié pour lui, imaginant quel serait mon sentiment si mes propres fils se trouvaient de l'autre côté. Je lui donnais la permission demandée, en dépit des graves risques encourus. Il se confondit en remerciements en m'assurant que le paquet serait jeté de telle façon que les Allemands ne remarqueraient rien.

Une demi-heure plus tard, un autre juif vint me trouver pour me dire : « Amiral, vous avez permis à Untel de faire passer un paquet. Il vous a trompé. Il n'a pas de fils. Il a simplement vendu avec un gros bénéfice la nourriture qu'il a fait passer. » Cette révélation fut confirmée. J'étais rempli d'indignation, en particulier parce que mes sentiments paternels avaient été exploités. Il aurait pu me dire simplement que c'était de la nourriture pour des affamés et, même dans ce cas, je n'aurais pas refusé, mais je suppose qu'il ne le savait pas.

Puis Pâques arriva. Pendant la Semaine sainte, nous avons reçu les sacrements et assisté à des offices religieux. Nous avons célébré Pâques de notre mieux. Notre groupe ne cessait de diminuer. Sur les sept cents Russes du début, il n'en restait que quinze environ. Nous avons même perdu notre prêtre. Le père Constantin était tombé malade et avait été envoyé à l'hôpital à Paris. Son départ signifia la fin des services religieux qui avaient été pour nous une grande consolation.

J'étais maintenant presque seul avec le général Chatilov, Un soir pendant que nous nous promenions à travers le camp, nous avons rencontré l'enquêteur Katzemitch, qui était responsable du dossier des Russes internés. Il s'approcha de nous et nous dit plein de compassion : « Vous êtes deux malchanceux, mais votre tour viendra bientôt et je vais me mettre à étudier votre dossier. » En vérité,

être interné pendant un an sans raison valable, cela ne pouvait s'appeler manquer de chance. Son message fit grimper notre moral. Nous étions en pleine dépression, pensant que nous resterions internés jusqu'à la fin de la guerre. Nous savions que notre famille avait tenté l'impossible pour faire avancer notre affaire, mais sans succès. Ou bien la Gestapo faisait de fausses promesses ou refusait d'agir parce que « les intentions des autorités supérieures n'étaient pas claires ».

Environ deux semaines après notre rencontre avec Katzemitch, ce dernier revint et convoqua Chatilov. Nous pensions que l'interrogatoire de Chatilov ne prendrait pas plus d'une journée, comme c'était le cas d'ordinaire, mais en réalité, trois jours passèrent avant que le travail de Katzemitch fût terminé, puis il repartit pour deux autres semaines. J'étais plongé dans le désespoir. Après deux semaines d'angoisse, Katzemitch revint et je fus enfin convoqué.

Le coeur battant, je pénétrai dans la salle des interrogatoires. Elle était meublée dans le style d'une demeure privée. Katzemitch était assis à une table sur laquelle se trouvait mon dossier. Une secrétaire était assise à une table devant une machine à écrire. Elle était en train de tricoter. Il y avait des jouets par terre autour d'elle, y compris des morceaux de découpages qu'il fallait coller ensemble pour faire une maison. Tout cela était touchant, mais semblait indiquer que mon interrogatoire était pour eux de peu d'importance. Cela pouvait signifier soit que mon interrogatoire était une simple formalité, soit que l'enquêteur et la secrétaire étaient lassés de cette formalité et lui attachaient peu d'importance. De toute façon, cette atmosphère eut sur moi un effet calmant. J'étais sûr maintenant que j'allais apprendre les raisons de mon arrestation et la nature des accusations portées contre moi.

L'enquêteur ouvrit mon dossier et se mit lentement à parcourir les papiers, me laissant amplement la possibilité de les lire. Cela ne semblait pas le déranger. Il y avait une dénonciation anonyme prétendant que j'encourageais Wladimir Kirillovitch à épouser une Anglaise. L'enquêteur me demanda l'identité de cette femme. Je répondis que je ne me rappelais pas, mais que l'accusateur avait probablement fait allusion à une amie de jeunesse de Wladimir Kirillovitch. Il y avait ensuite des extraits des archives d'un informateur bien connu parmi les émigrés russes. Celui-ci avait collecté des renseignements sur tous les hommes politiques importants de l'émigration et il avait ensuite essayé de les vendre à la police ou bien à qui en voulait. Ces renseignements étaient des mensonges grossiers et stupides, faciles à réfuter. L'enquêteur remarqua qu'il savait que l'informateur était un filou et qu'il avait été longtemps en prison.

Il y avait également un extrait de l'interrogatoire d'un général russe qui avait été interrogé à mon sujet au moment où il avait lui-même été arrêté par les Allemands. Il avait très correctement dit tout ce qu'il savait sur moi.

Puis il y avait la lettre que j'avais adressée à notre représentant en Belgique il y avait longtemps. La lettre elle-même était inoffensive, mais un post-scriptum avait été ajouté sous ma signature, manifestement tapé sur une autre machine. Ce post-scriptum disait : « Je vous remercie de l'argent que vous m'avez envoyé pour mon renseignement ». L'auteur de cet ajout avait apparemment l'intention de m'incriminer en faisant croire que j'avais vendu des renseignements confidentiels.

C'était là toutes les allégations qui avaient été faites à mon sujet pour me nuire. Elles n'intéressaient manifestement pas l'enquêteur, ce qui me conduisit à penser que mon arrestation n'était pas due à ces accusations, mais plus vraisemblablement au poste que j'avais occupé.

Ensuite l'enquêteur commença l'interrogatoire, il me posa des questions détaillées sur mes études, mon service dans la marine et mon travail. Pour une raison quelconque, il me demanda ce que j'avais fait avant d'aller à l'école élémentaire. Je lui répondis que j'avais alors neuf ans. Puis il me demanda

quelles décorations j'avais reçues et pour quel motif, quel était mon grade, quand j'avais été promu, sur quels bateaux j'avais navigué et quels ouvrages littéraires j'avais écrits. Il passa beaucoup de temps à éplucher les détails de ma biographie. Il consacra ensuite de longues minutes à se renseigner sur les dynasties russes. Il connaissait mal l'histoire russe et sa secrétaire encore moins. Ce ne fut pas facile de lui expliquer les liens de parenté qui existaient entre l'empereur Nicolas II et les grands-ducs Nicolas Nicolaevitch et Kirill Valdimirovitch.

L'enquêteur poursuivit son interrogatoire en me questionnant sur d'autres personnes. La secrétaire avait soigneusement consigné tout ce que je disais, mais elle s'était perdue dans des sujets qui ne lui étaient pas familiers et elle avait écrit de telles stupidités que j'eus honte de signer. Si ces notes tombent un jour entre les mains de quelqu'un au fait de ces événements, il lui paraîtra incroyable que moi, qui avais passé tant d'années auprès du Chef de la Dynastie russe, j'ignorais les liens de parenté entre les aînés de la Famille impériale. Je décidai, cependant, de ne pas discuter le contenu du document par crainte de prolonger l'interrogatoire et de risquer d'avoir à attendre deux semaines de plus. Quand l'interrogatoire fut terminé, j'apposai ma signature. Nous avons passé deux jours et demi à remplir ces formalités.

Il m'apparut que cet interrogatoire n'avait aucun lien ni avec mon arrestation ni avec ma libération. C'était manifestement une formalité exigée par la Gestapo, cela faisait partie des efforts qu'ils faisaient pour cacher les vraies raisons de mon arrestation. L'enquêteur m'annonça qu'il allait rassembler des renseignements complémentaires et que si tout s'avérait satisfaisant, il établirait un rapport pour demander qu'on me relâche. Il ne donna aucune explication sur la nature de ces renseignements complémentaires.

J'ai noté ici les détails de mon interrogatoire afin d'illustrer les méthodes de travail de la Gestapo. L'interrogatoire des autres internés était semblable au mien, peut-être un peu moins long.

Environ dix jours plus tard, Nachtigal vint me trouver et m'annonça qu'il avait reçu une carte postée à Saint-Malo par Katzemitch. Celui-ci disait qu'il avait rencontré Wladimir Kirillovitch et que Saint-Malo lui plaisait beaucoup. La nouvelle était importante parce qu'elle m'apprenait que la collecte des renseignements complémentaires avait consisté à interroger le grand-duc et que mon dossier était complet. Ainsi, mon cas avait fait un nouveau pas en avant. Je savais que le grand-duc ne dirait rien qui pût s'opposer à ma libération, si bien que cet aspect de l'affaire ne m'inquiétait pas. Peut-être l'interrogatoire avait-il eu pour objet mes relations futures avec le grand-duc, et ce ces relations pouvaient être, je ne le savais pas.

Dans l'attente de ma libération, les jours devinrent des semaines. J'hésitais à demander à ma femme de se renseigner par crainte d'indisposer l'enquêteur. Entre temps, le général Chatilov avait été libéré. J'étais heureux pour lui et pour sa femme, parce qu'ils avaient affreusement souffert tout au long de cette tragédie. Mais notre séparation me troubla énormément. Le général comprit mon état d'esprit et il me promit de rendre visite à l'enquêteur et de me faire savoir s'il apprenait quelque chose au sujet de ma libération. C'est exactement ce qu'il fit et Nachtigal l'autorisa à me rendre visite.

Les internés sont hypersensibles à propos de tout renseignement relatif à leur sort. Chaque mot, chaque intonation a sa signification à interpréter avec circonspection et prudence. Il n'est jamais exclu qu'on vous cache une information vitale ou qu'un sous-entendu contienne un message caché. De la visite de Chatilov, je retirai l'impression que la décision concernant ma libération n'était pas encore prise. Peut-être l'enquêteur n'était-il pas satisfait de sa conversation avec le grand-duc. Il avait affirmé à Chatilov qu'il allait continuer à

étudier mon cas, mais qu'il n'avait aucun moyen de savoir combien de temps cela allait prendre.

Quelques jours plus tard, un événement étrange eut lieu au camp. A l'aube, je fus réveillé par le ronronnement bruyant d'un avion qui tournait en rond à basse altitude autour du camp. Il y eut bientôt des explosions assourdissantes. Nos bâtiments de construction légère se mirent à trembler si fort que la lampe du plafond se balançait dans tous les sens. Du gravier et du sable tambourinaient sur le toit et contre les vitres. Le mobilier tremblait et les murs craquaient. Je sautai du lit et courus à la fenêtre, m'attendant à une autre explosion. Je ne vis rien. Le bruit de moteur s'éloignait, l'avion s'en allait. J'entendais des cris. Je m'habillai et sortis dans le couloir où les prisonniers s'étaient rassemblés. Ils étaient tout excités et parlaient entre eux. A cette heure matinale, il n'était pas permis de quitter les baraquements. Nous apprîmes bientôt qu'un avion non identifié avait survolé le camp et avait lâché un chapelet d'environ dix petites bombes. Deux bombes avaient atteint le baraquement des Américains et deux celui des Français. Les autres tombèrent sur l'herbe entre les baraquements sans faire de dégâts. Trois Américains avaient été tués et plusieurs légèrement blessés. Il n'y avait eu aucun mort chez les Français, seuls deux ou trois prisonniers furent blessés par des éclats.

Dès qu'il fut possible de sortir des baraquements, très excitée, la population du camp se répandit dans la cour et courut vers les baraquements des Américains. C'était vrai, il y avait un trou dans le toit de l'un des baraquements et un mur était endommagé. Les vitres de ce bâtiment ainsi que celle du bâtiment voisin étaient brisées et les murs étaient criblés de trous causés par les éclats. Nous eûmes confirmation des détails concernant les morts et les blessés. C'était stupéfiant qu'il y eût eu si peu de morts, étant donné que quatorze prisonniers dormaient dans la même chambrée. Les bombes ne devaient pas être très grosses. Un vieux Cubain très gentil se trouvait parmi les morts, c'était un excellent violoniste qui avait joué la veille dans le club.

On fit beaucoup de suppositions quant à la nationalité de l'avion. C'était vraiment un cas bizarre. Pourquoi un avion américain ou anglais aurait-il jeté des bombes sur un camp où leurs propres compatriotes ou leurs alliés étaient détenus ? Il était presque impossible de confondre le camp avec un autre objectif parce que les miradors avec des sentinelles et les fils de fer barbelés indiquaient clairement qu'il s'agissait d'un camp de concentration. Les Alliés avaient certainement connaissance de l'existence du camp de concentration de Compiègne. Il était aussi étrange que les sentinelles de garde sur les miradors ne se fussent pas mis à tirer sur un avion ennemi volant à basse altitude pendant plusieurs minutes au-dessus du camp.

Certains internés se mirent à chercher des fragments de bombe, avec l'espoir d'en découvrir l'origine, mais cela fut aussitôt interdit sans explication. Pour cette raison, nous avons eu l'impression qu'il s'était agi d'un avion allemand. Mais pourquoi jeter des bombes sur des prisonniers désarmés et sans défense ? Il fallait écarter la possibilité d'une erreur. Nous en avons conclu qu'il n'y avait qu'une seule explication : les Allemands avaient besoin d'un nouveau terrain d'essai et quoi de mieux qu'un camp de concentration rempli de gens dont la mort ne demandait ni explication ni justification. Lorsque, plus tard, nous avons posé des questions au personnel allemand au sujet de cet incident, les soldats nous répondirent, d'un air gêné, qu'il s'agissait d'un avion américain.

Comme nous pensions que la radio parlerait vraisemblablement de cet incident, nous avons demandé la permission d'écrire à nos familles pour les rassurer. La permission fut accordée et nos familles reçurent nos cartes. L'incident ne fut jamais mentionné ni dans les journaux ni à la radio. Peut-être les Allemands nous avaient-ils autorisés à écrire à nos proches car ils voyaient là

une excellente occasion de clamer que les Alliés faisaient preuve de brutalité et de cruauté.

On découvrit que l'une des bombes qui étaient tombées dans l'herbe entre les baraquements n'avait pas explosé et qu'elle était encore active. Comme Nachtigal s'en approchait avec plusieurs soldats, elle explosa soudain, mais ils n'étaient pas assez près pour être blessés. Cela aussi était suspect, car apparemment, les Allemands savaient à quel moment la bombe allait exploser.

Les corps de victimes furent chargés sur un camion et transportés à la morgue de l'hôpital. Ils furent enterrés dans le cimetière attenant au camp. Les services funèbres pour les trois victimes eurent lieu séparément, un par jour. Leur famille fut avertie de leur mort inattendue. Des représentants de tous les secteurs du camp furent autorisés à accompagner les morts à leur dernière demeure et à déposer des couronnes. Nous assistâmes à des offices funèbres pendant trois jours.

J'ai assisté aux obsèques du violoniste. Nous avons rejoint le cortège funèbre au moment où il passait devant le camp. Nous étions gardés par deux soldats. Plusieurs parents assistaient aussi aux obsèques. Le cimetière était à dix minutes à pied du camp. Il était entouré de bouleaux. Nous nous sommes approchés du cimetière en silence. Le cercueil fut descendu dans la tombe et recouvert de terre. Nous avons présenté nos condoléances aux proches, mais nous n'avons pas eu le droit de leur parler. Puis nous sommes rentrés au camp. C'est ainsi que la cérémonie s'est terminée. Une victime de plus de la guerre dont la mort n'avait aucun sens, parmi des dizaines de milliers. Je sentais un grand vide dans mon âme. Je ne savais pas très bien si je ressentais de la peine ou simplement une apathie et une soumission aux événements qui conduisaient l'humanité dans un énorme gouffre.

L'agitation causée par le bombardement se calma graduellement. Il n'y eut plus aucun « test » de bombardement. Les pensées des prisonniers étaient tournées vers d'autres crises. Les transferts de prisonniers en Allemagne avaient commencé. Nous ne savions rien de concret sur ces camps, mais instinctivement, nous les redoutions.

Comme tous les autres événements au camp, les transferts se passaient toujours de manière soudaine. Le sergent de service apparaissait, les soldats ordonnaient aux prisonniers parmi lesquels on choisirait les condamnés de se mettre sur une file et la lecture de la liste commençait. Les prisonniers appelés sortaient du rang. La lecture terminée, on leur ordonnait d'être prêts à une certaine heure. Le rang était dispersé. Pâles et remplis de peur, les individus choisis interrogeaient les gardes. La réponse habituelle était que dans les ordres de transfert, la destination n'était pas mentionnée, ce qui était probablement vrai, car les décisions étaient prises par la Gestapo ; l'administration du camp était seulement responsable de les faire monter dans le convoi.

Des préparatifs précipités et des adieux commençaient ; ce qui était le plus important, c'était de demander aux autres de prévenir les familles du transfert. Le camp de Compiègne était un paradis comparé à ce qui les attendait dans l'avenir. On remettait généralement aux déportés des rations pour trois jours : du pain, du saucisson et de la margarine en petite quantité. Les quantités étaient nettement insuffisantes, compte tenu de l'incertitude où se trouvaient les hommes car ils ne connaissaient ni la durée du voyage ni combien de jours il leur faudrait attendre la prochaine distribution de nourriture. Par précaution, nombre d'internés avaient dans une cachette des réserves de nourriture auxquelles, normalement, ils ne touchaient jamais. Il était essentiel, aussi, d'avoir des vêtements de rechange, des chaussures et des lainages. Des aiguilles et du fil étaient indispensables. Ces précautions pouvaient avoir une importance énorme pour survivre et il eût été naïf de croire qu'on pourrait se procurer ces objets au

camp de concentration. Ceux des internés qui n'avaient pas eu le temps ou la précaution de se préparer souffraient terriblement ; beaucoup périssaient.

La formation du convoi avait lieu le soir ou la nuit. On chargeait plus efficacement la « marchandise humaine vivante » quand la gare était vide...

Pendant mon séjour au camp, tous les citoyens soviétiques de notre secteur, juifs ou non, furent envoyés en Allemagne. Ils restèrent en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre dans des conditions de vie supportables et tous rentrèrent sains et saufs après avoir été libérés par les Alliés. Les émigrés russes juifs qui se trouvaient parmi nous furent envoyés dans des camps de travail en Pologne, où la plupart d'entre eux périrent. Je me rappelle certains d'entre eux avec beaucoup de compassion, en particulier notre violoniste plein de talent, Schwartz. Grâce à son violon, il rendait plus supportables les heures monotones de notre internement. A cause de sa mauvaise santé, il était incapable de survivre aux conditions de vie et au travail d'un camp. Il y avait aussi un peintre charmant et talentueux. Il souffrait de tuberculose osseuse dans les jambes. Déjà dans notre camp, il était souvent malade et à peine capable de bouger, mais cela ne lui évita pas d'être envoyé dans un camp de travail où il mourut. Les hommes étaient détruits, sans tenir compte ni de leur talent ni de leur état physique.

Au cours de l'été, plusieurs internés cultivèrent des légumes sur des petits bouts de terrain. Ils réussirent à faire pousser d'excellents radis, des concombres et des tomates. Ils consacraient beaucoup de temps et d'efforts à leur jardin.

Je passai les derniers temps de mon internement en conversation avec le seul Russe qui restait, un vieux général. Sa présence était une grande consolation. Lui aussi attendait impatiemment sa libération qui ne semblait jamais devoir arriver. Il fut finalement libéré un mois après moi. Il était le dernier du groupe de Russes qui avaient été arrêtés en juin 1941.

Afin de se rapprocher de moi, ma famille vint s'installer à Compiègne durant l'été. C'était une grande joie. D'un certain endroit où les prisonniers avaient le droit d'aller se promener, il était possible de voir de loin les gens qui marchaient à l'extérieur du camp. Tous les jours, ma famille venait se promener le long de cette route et je pouvais les voir. Il était interdit de leur parler ou de s'arrêter, mais nous pouvions échanger des gestes de la main ou des signes de tête.

J'étais las d'attendre ma libération, mais en fait le moment approchait. Lors d'une rencontre fortuite, Nachtigal me dit qu'il avait entendu dire que ma libération était imminente. Mon humeur en fut transformée.

Lors de la visite suivante de ma femme, nous avons décidé qu'elle irait à Paris se renseigner plus précisément. Nous sommes aussi convenus que si elle avait de bonnes nouvelles, elle porterait un chapeau à larges bords en passant près du camp et que, dans le cas contraire, elle ne porterait pas de chapeau.

Le jour où elle devait revenir, j'attendais avec une vive inquiétude, le regard tendu. Elle portait le chapeau à larges bords ! Elle avait aussi réussi à me faire passer secrètement une lettre dans laquelle elle m'expliquait tout ce qu'elle avait appris de la Gestapo. On lui avait dit que je serais libéré sans faute deux jours plus tard. C'était le 4 août. Le renseignement paraissait si sûr que j'eus le sentiment qu'il était raisonnablement sage de commencer à préparer mes bagages.

Ma dernière nuit au camp était arrivée. Après quatorze mois d'internement, quelle différence avec la première nuit ! J'avais supporté une telle diversité d'épreuves très dures et j'avais souvent sombré dans la dépression. J'avais vieilli et mon caractère avait changé. J'étais maintenant sans illusion sur mes semblables.

Comme j'étais étendu sur mon lit de camp ce dernier soir, je fus soudain envahi par une peur irrationnelle de la liberté. J'étais effrayé à l'idée d'avoir à affronter toutes sortes d'ennuis et de soucis, même mineurs. Je n'avais aucune

envie de retrouver une vie indépendante et la lutte indispensable pour gagner ma vie. C'était la « maladie de la prison » caractérisée par une perte d'énergie et de force ainsi que par une apathie mentale, résultats d'un long internement. L'âme aspirait à la liberté, le corps en avait peur.

Je me levai tôt après avoir très peu dormi. Les peurs de la nuit s'étaient évanouies. Je pensais avec horreur : « Peut-être ne vais-je pas être libéré aujourd'hui, après tout. » Comme d'habitude, je sortis dans la cour pour l'appel du matin. Les libérations étaient parfois annoncées au cours de l'appel, mais, apparemment personne n'était libéré aujourd'hui puisque rien n'était annoncé à ce sujet. Je retournai dans ma chambre, me demandant ce que je devais faire. Je restai assis un certain temps, puis ressortis. Comme j'étais dans le couloir, je remarquai le sergent de service qui venait vers moi. Avec un large sourire, il me dit : « Vous êtes libéré ! » Bien que je m'attendisse à cette nouvelle, les mots furent comme un choc. La joie envahit mon âme. Mais ne l'avais-je pas mal compris, ou peut-être s'adressait-il à quelqu'un d'autre ? Pour être sûr, je lui demandai : « Suis-je vraiment libre ? » Il rit et répondit : « Oui, bien sûr que vous êtes libre, rassemblez vos affaires. » Quand me libérerez-vous ? » - « Tout de suite, venez. » Ces mots me convainquirent que c'était enfin arrivé.

Je souhaitais tout oublier et simplement me précipiter hors du camp, mais disparaître sans dire adieu à tout le monde était impensable, surtout étant donné mon rôle de chef de camp. De plus, mes anciens compagnons voudraient certainement me demander de leur rendre service une fois que je serais hors du camp, si bien que je demandai d'être libéré à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de ma libération se répandit rapidement à travers le camp. Les gens se précipitaient pour me féliciter. Ils me prenaient dans leurs bras et me secouaient la main. Après la première réaction d'excitation, je fis ma tournée d'adieu solennelle. J'allai voir le chef de la section américaine du camp ainsi que plusieurs autres Américains, puis j'allai trouver les surveillants du baraquement. J'étais dans le ravissement le plus complet, mais je plaignais néanmoins tous ceux que j'allais laisser derrière moi pour de longs mois encore, peut-être pour des années. Je plaignais particulièrement les juifs dans la vie était en danger. Je voulais leur dire des mots de réconfort, les consoler. J'essayais, tout en accordant peu de crédit à mes paroles, et eux pas plus que moi, mais j'espérais néanmoins que cela leur faisait plaisir.

Les visites d'adieu durèrent environ deux heures, mais il me restait encore beaucoup de temps. Certains de mes amis les plus proches vinrent dans ma chambre bavarder pour la dernière fois. Le temps se traînait, interminable. Pour marquer cet adieu, je mangeai mon dernier bol de la soupe du camp. Finalement, les aiguilles de ma montre indiquèrent deux heures moins le quart. Aidé de nombreux camarades, je portai mes bagages jusqu'à la porte. Beaucoup de monde m'y attendait. Nouveaux adieux. A deux heures exactement, un soldat sortit du bureau pour m'escorter. Le moment si ardemment attendu était arrivé, le moment que je m'étais imaginé comme si j'y étais dans beaucoup de rêves. L'ouverture de la porte devant moi fut accompagnée de cris d'adieu et de souhaits. Je jetai un coup d'oeil derrière moi, leur fis un geste de la main et sortis. Les portes se refermèrent en claquant et cet affreux épisode était maintenant devenu de l'histoire. Mon âme exultait, mais j'étais incapable de montrer le moindre signe de joie. Je voulais être heureux, mais je ne pouvais pas. En moi, se heurtaient des sentiments de bonheur et de dépression.

Il ne restait plus que les formalités. On me conduisit au bureau de Nachtigal. La procédure d'usage voulait que mes bagages fussent fouillés, mais Nachtigal négligea cette formalité (quels objets défendus pouvait-il bien y avoir ?). Je lui exprimai mes remerciements pour les égards qu'il avait envers tout le monde, pour les entretiens privés qu'il m'avait accordés et pour son attitude courtoise. Il me dit qu'il avait toujours eu beaucoup de sympathie pour

moi et qu'il avait souhaité m'aider mais qu'en tant que gardien ici, il ne pouvait pas faire grand-chose. Il ajouta : « Parce, comme vous le savez, tout dépend d'eux. » Je le savais, bien sûr. C'était caractéristique des Allemands de ne pas prononcer le mot « Gestapo », mais ils préféraient faire allusion à ces gens-là en employant le mot « eux », tellement ils avaient peur de cette organisation. Nous nous sommes séparés après des adieux très sincères.

Ma femme et mon fils cadet m'attendaient dans la rue. Je pus enfin les prendre dans mes bras d'homme libre.

Les dernières formalités consistaient à aller au quartier général militaire à Compiègne pour obtenir les papiers de ma libération. J'étais toujours escorté par un soldat allemand. Il fallait marcher au moins trois kilomètres. Au quartier général, on me dit de voir l'officier commandant, le colonel Pelzer. Il me félicita d'avoir été libéré et me fit des compliments sur ma conduite en tant que prisonnier. En me disant adieu, il ajouta : « J'espère que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de nous. » Je voulais répondre que je comprenais tout à fait la situation et que je plaignais le peuple allemand d'être ainsi dans les griffes de la Gestapo, que je n'oublierais jamais et haïrais toujours, mais je décidai que c'était inconvenant, sinon dangereux d'exprimer de tels sentiments en ces circonstances, si bien que me contentai de m'incliner et de sortir.

On me donna un papier précisant les dates de mon internement au Stalag 122. Ce document faisait de moi un homme libre. On me dit de me présenter à la Gestapo à Paris à mon arrivée dans cette ville. Cela tempéra ma joie d'être libre, mais on ne pouvait rien changer.

Je sortis dans la rue où m'attendaient ma femme et mon fils cadet. Mon fils aîné arriva de Paris plus tard dans la journée. C'est ainsi que nous passâmes notre première soirée pleine du bonheur d'être ensemble et nous avons fêté la fin de quatorze mois d'angoisse et de souffrance.

Nous avons décidé de passer l'automne à Compiègne, au milieu du calme reposant de la forêt. Quelques jours plus tard, je suis allé à Paris. La Gestapo se trouvait au bout de l'avenue du Bois de Boulogne, au même endroit que là où on m'avait conduit après mon arrestation à Rennes. Ma femme craignait tellement un piège de la Gestapo qu'elle resta à m'attendre dans la rue pendant que j'entrai me présenter à l'intérieur.

La sentinelle me donna un laissez-passer portant le numéro d'un bureau où je devais me présenter. Dans cette pièce, je fus reçu par un officier typique de la Gestapo qui portait le titre ronflant de « Obergruppenführer », ce qui signifiait sans doute « général ». Il avait un visage déplaisant. Après avoir lu mon papier, il me tendit une feuille en me disant sèchement : « Vous devez signer un affidavit promettant que vous observerez les règles indiquées sur ce papier. » Trois conditions étaient énumérées sur la feuille : 1° je ne devais pas dire pourquoi j'avais été arrêté, 2° je ne m'occuperais pas de politique, et 3° je tiendrais la Gestapo au courant de mon adresse. Je vis là une bonne occasion d'apprendre la raison de mon arrestation, si bien que je lui dis que mon arrestation ne m'avait jamais été expliquée. Il répondit : « Vous ne savez vraiment pas pourquoi vous avez été arrêté ? C'était de toute évidence à cause de vos relations avec les Soviétiques. » Comme je lui objectai que je n'avais jamais eu de relations avec les Soviétiques, il répondit : « Cela ne me regarde pas. Si vous ne voulez pas signer le papier, nous allons vous renvoyer au camp. » Voyant le tour que prenait la conversation, je renonçai. Je lui demandai seulement ce que voulait dire « engagement politique ». Sa réponse cassante fut : « Ce que vous faisiez avant d'être arrêté. » La seule conclusion à tirer, c'était que je n'avais pas le droit de rester en relation avec le grand-duc. Je demandai ensuite la permission de rester à Compiègne jusqu'en octobre. Il me répondit en plaisantant : « Le camp vous a tellement plu que vous ne voulez pas vous en éloigner ? » et il eut un rire

insolent. « Je vous en prie, vous avez le droit de vivre où vous voulez. Il nous faut seulement connaître votre adresse. »

Je signai le papier avec les engagements, document digne de la Gestapo. Ses mots d'adieu furent un avertissement : « Souvenez-vous que si vous ne respectez pas ces engagements, vous serez à nouveau arrêté, mais cette fois, les conditions seront très différentes. » Je compris parfaitement qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, m'accuser de ne pas les respecter et m'arrêter à nouveau, si bien qu'il me fallait être extrêmement prudent. Il me restait toujours à découvrir les raisons de mon arrestation.

Comme je quittai le bureau de l'Obergruppenführer, je rencontrai un des enquêteurs qui était venu plusieurs fois au camp et auquel j'avais eu affaire. Il me reconnut. Je le questionnai sur le sort qui attendait ceux qui étaient restés au camp. Il fut très aimable et me demanda : « Quels sont les Russes encore détenus au camp ? » Je nommai en premier le pauvre général qui était maintenant si seul. Il me fut répondu qu'il allait bientôt être libéré. Puis je mentionnai plusieurs autres détenus et essayai de le convaincre qu'il n'y avait aucune raison de les maintenir en détention. Il prit note des noms et me confia qu'il avait reçu pour mission de décider qui devait être relâché. Ceux qui resteraient seraient transférés dans un autre camp. Dès que je le pus, je transmis ce renseignement vital à ceux qui restaient au camp.

Au début de septembre, un camion s'arrêta un soir devant la maison de Compiègne où nous habitions. J'entendis des voix joyeuses qui m'appelaient. Je courus à la fenêtre et vis un groupe dans lequel je reconnus des gens du camp. Parmi eux se trouvait le général, l'Ukrainien dont j'avais pu empêcher la déportation en Pologne, ainsi que plusieurs autres détenus. C'était le dernier groupe qui devait être relâché. Ceux qui restaient étaient des juifs russes condamnés à la déportation en Pologne, excepté ceux dont la femme était chrétienne et qui auraient le privilège d'être transférés au camp de Drancy près de Paris.

Respectant les engagements que j'avais signés, je n'essayai pas de rencontrer le grand-duc. Il continuait à habiter à Saint-Briac, ne se rendant en visite à Paris que de temps en temps pour rompre la monotonie de sa vie. Deux détectives français étaient constamment de service pour assurer sa sécurité et, très probablement pour surveiller chacun de ses gestes.

En 1944, quand les Allemands s'attendaient à un débarquement sur les côtes ouest de la France, ils suggérèrent au grand-duc de partir à Paris, ce qu'il fit. Plus tard, alors que les Alliés avançaient vers Paris, sur l'ordre d'agents de la Gestapo, le grand-duc, quitta Paris en direction de Nancy. Il se rendit ensuite en Allemagne où il passa plusieurs mois chez sa soeur, la princesse zu Leiningen.

Mon arrestation et mon internement dans le camp de concentration avaient mis fin aux dix-huit années passées au service du Chef de la Dynastie des Romanov.

